

L'inconnue à la robe bleue

M.K. Guezengar Gougay

Quinze jours auparavant, Pierre Marchand, le Maire de la commune, était venu en personne la solliciter afin qu'elle fit chanter la Marseillaise par ses filles à la cérémonie du 11 novembre en cette année 1931. Pour la première fois depuis son arrivée, Pélagie éprouva un sentiment de reconnaissance pour le travail qu'elle effectuait dans sa classe depuis la rentrée scolaire.

Nommée à l'école communale de Plogoff, elle éduquait une quinzaine de filles de neuf à douze ans.

Pélagie Le Flem était encore une jeune enfant lorsque ses parents la firent orpheline. L'année de ses sept ans, ils moururent à six mois d'intervalle, les poumons rongés par la tuberculose. Le souvenir le plus prégnant qu'elle conservait d'eux, était deux adultes, au visage livide, aux grands yeux fébriles qui disparaissaient derrière de grands mouchoirs qu'ils tenaient dans leurs mains noueuses. Elle se rappelait également de l'odeur d'eau de javel qui flottait dans l'air et du bruit caverneux des quintes de toux qui laissaient ses parents haletants et exsangues. Pour éviter toute contagion, l'enfant avait quitté l'appartement familial bien avant leur décès. Elle avait été recueillie et élevée par un couple de petits cousins, les époux Le Maguer, négociants en vins et spiritueux, piliers de la bourgeoisie quimpéroise. Elle avait très vite perçu que cousin Georges, lorsqu'il la présentait comme sa pupille, l'exhibait comme la preuve irréfutable de ses largesses. Chez eux, même si son enfance avait été ennuyeuse, matériellement elle n'avait manqué de rien. Ses tuteurs ne lui manifestaient que peu d'affection. A la Toussaint, ils l'accompagnaient pour déposer un pot de chrysanthèmes sur la tombe de ses parents qui avaient été inhumés dans le cimetière Saint-Marc à Quimper. Au fil des ans, le souvenir qu'elle avait d'eux s'estompait néanmoins. Elle aimait ce moment unique où elle était seule avec ses bienfaiteurs, lui donnant l'illusion d'être une fillette entourée de ses parents. Inévitablement cousin Georges se gargarisait de la chance que ses parents avaient de reposer à côté de la sépulture de la famille de l'industriel Alexandre MASSÉ, qui fut l'inventeur du bouton à quatre trous. Ses boutons furent vendus en Europe et en Amérique, ainsi que la passementerie nécessaire aux vêtements militaires, ce qui lui avait assuré une immense fortune. Le couple lui vouait une admiration sans borne, citant sa réussite en exemple à Pélagie.

Toute leur attention allait vers leurs deux fils, des jeunes gens presque aussi replets que leur père, que ce dernier formait activement pour lui succéder à la tête de l'entreprise. Quant à leur mère, ses efforts étaient axés sur la recherche de l'épouse idéale. Régulièrement, elle se lançait dans un monologue que les trois hommes ne s'avisait jamais d'interrompre, au cours duquel elle égrenait la liste des jeunes filles à marier, évaluant la dote et les qualités supposées de chacune d'entre elles. Invariablement, c'était Céline Bourbigot, la fille du chirurgien de l'Hôpital, qui avait ses faveurs. Elle concluait immanquablement que cette petite lui ressemblait tellement qu'Edouard ou Georges Junior serait heureux avec elle. Elle ne manquait pas d'ajouter, perfide, « comme vous l'êtes avec moi, mon cher Georges ! »

La petite Pélagie ne possédait pas de dot, seul un modeste pécule, hérité de ses parents fructifiait à la Caisse d'Epargne – petite cagnotte qui avait, néanmoins, été amputée des frais d'obsèques et de construction de la sépulture de ses parents. Mais cette somme resterait insuffisante pour lui permettre, le moment venu, d'épouser un des jeunes hommes de son entourage. Comprenant que sa survie dépendrait d'un travail, elle s'était employée durant toute sa scolarité, à être tête de classe. Aussi lorsque ses tuteurs lui avaient proposé de passer le concours de l'Ecole Normale, elle avait redoublé d'efforts et trois années plus tard, elle possédait son brevet de capacité

pour l'enseignement primaire. Après quelques années laborieuses comme remplaçante, à vingt-quatre ans, elle avait été titularisée.

Le 11 au matin, elle s'était levée tôt.

Comme tous les jours, elle avait ranimé le feu dans le poêle et après un petit déjeuner frugal, elle avait entrepris de faire sa toilette. L'institutrice savait que sa prestation entraînerait peut-être l'inscription d'autres filles à l'école communale. La concurrence était rude avec l'école des Sœurs. Ces dernières désignaient l'école publique comme celle du diable, peuplée de créatures à la langue fourchue !

Pélagie coiffa ses cheveux en chignon bas, car elle se devait d'avoir un air strict. Malgré ses efforts, des mèches s'échappaient pour friser autour de son visage, lui conférant un air juvénile. Sa figure quelconque, était parsemée de taches de son. Ses yeux bleus en amande étaient son seul atout, car outre leur couleur, ils étaient bordés de cils fournis et très longs. Néanmoins quand la jeune femme riait, tout son visage s'illuminait lui donnant un charme certain. Après un dernier coup d'œil au miroir, elle choisit ses habits en fonction du temps, car il allait pleuvoir, comme tous les jours depuis la Toussaint.

La jeune femme enfila son imperméable. Ultime coquetterie, elle se coiffa de son chapeau en feutre amarante, orné d'un gros-grain et d'une fleur assortie. Bien qu'elles ne fussent pas vraiment étanches, elle chaussa ses bottines en chevreau bordeaux. Alors, ainsi apprêtée, son image reflétait ce que l'on attendait d'elle, une jeune femme élégante sans trop d'ostentation. Elle arriva jusqu'à la place, navigant entre les flaques d'eau boueuse et les ornières creusées par les roues des charrettes. Madame Le Minor, la Directrice de l'école, était déjà là. Au bonjour joyeux de Pélagie, elle maugréa :

- Vous êtes bien trop élégante mon petit ! Ces pauvres poilus vous auraient préférée en noir, j'en suis certaine.

Pélagie décida que cette femme ne lui gâcherait pas sa journée, même si elle la savait contrariée que le Maire l'ait choisie, elle et ses filles, pour chanter. Pourtant, sachant que la Directrice souffrait de rhumatismes chroniques qui faisaient d'elle une femme vieille et voutée, elle se montra magnanime.

Lorsque la chorale fut au complet, Pélagie constata avec satisfaction que les petites avaient suivi ses conseils. Elles étaient propres, les cheveux nattés pour la majorité d'entre elles. Elles répétèrent une dernière fois leur chant, avant de se diriger, en rang, deux par deux, vers le monument aux morts près de l'Eglise paroissiale.

Andro hâtait le pas, car il entendait les premières notes de la trompette. Il avait fait le trajet de la pointe du Raz jusqu'au bourg dans le char à bancs d'un copain, et il ne lui restait qu'une centaine de mètres à faire à pied pour se rendre à la cérémonie. Le Chef Guetteur du phare de la Vieille lui avait demandé de s'y rendre pour représenter la communauté des gardiens de phares. Comme il était de repos, il fit contre mauvaise fortune, bon cœur. Et puis les quelques verres de vin offerts par la municipalité étaient une compensation alléchante.

L'homme avait de la prestance. Sa canadienne entrouverte laissait voir son costume de drap sombre et sa chemise blanche rehaussée d'une cravate rayée. Contrairement aux autres hommes qui portaient le béret, Andro avait une casquette assortie à son manteau. Il portait beau, avait un physique agréable. Ce veuf d'une quarantaine d'années avait perdu sa femme en couches cinq ans plutôt, et depuis, il papillonnait d'une femme à l'autre sans s'attacher.

Il se mêla à la foule endimanchée, saluant quelques personnes d'un signe de tête, un doigt touchant la visière de sa casquette, ou d'une poignée de main vigoureuse et s'avança vers le premier rang, attiré par le chant des enfants. Dirigé par Pélagie, un

groupe de petites filles suivait les battements de sa main qui cadençaient l'hymne républicain. S'étant glissé parmi les personnalités officielles, Andro fut charmé par la silhouette élancée de la jeune institutrice. Elle avait une main longue et fine, un poignet délicat. Une folle envie traversa son esprit, il se voyait y poser ses lèvres. Quand elle se retourna pour rejoindre ses élèves, il fut séduit par sa démarche, ce n'était pas une beauté, mais elle était charmante. Il sut instantanément qu'il allait chercher à la séduire. C'était un véritable défi que de conquérir une jeune femme intelligente et éduquée. Il commençait à se lasser de trousseur des femmes souvent mariées et qui ne lui résistaient guère.

Pélagie sentit qu'un regard se posait sur elle avec insistance. Elle vit un homme qui la regardait fixement, elle soutint son regard et rosit légèrement. J'ai fait une touche se dit-elle ! Pas mal ! Elle baissa les yeux, se trouvant très effrontée. La suite du discours fut pour elle un bourdonnement inaudible, car elle était troublée. Bien sûr, elle avait déjà eu le béguin pour des jeunes gens, échangé quelques baisers furtifs, mais jamais elle n'avait intéressé un homme mûr et viril. Parfois, elle doutait même de trouver un mari. A l'école normale, elle avait eu une amourette avec le frère d'une amie, mais à son départ pour l'armée, après quelques courriers échangés, le lien s'était rompu. Ils ne tenaient pas suffisamment l'un à l'autre. Elle avait un côté midinette et rêvait de vivre une histoire d'amour aussi intense que Jane Eyre, l'héroïne de son roman préféré.

Une femme plus instruite que son époux était inhabituel. Quelques maigres applaudissements et après « Bonne journée, Mademoiselle Le Flem », les petites, tournaient déjà les talons et s'éparpillaient en faisant claquer leurs sabots sur les dalles du parvis de l'église.

Pélagie, accompagnée de Madame Le Minor, se joignit au groupe pour aller boire un verre de vin cuit après la cérémonie. Sur le ton de la confidence, cette dernière lui avait murmuré à l'oreille que ce n'était pas souvent qu'on vous en servait du bon. En arrivant à la Mairie, les gens s'ébrouaient pour rejeter l'humidité qui collait aux vêtements. Tandis qu'Andro se présentait déjà devant elles deux verres de vin cuit à la main. Il s'inclina légèrement :

- Mesdames, pour vous réchauffer et vous féliciter pour le chant, dit-il.

Le Maire se mêla à la conversation.

- Bravo ! Mesdames. C'était Parfait Mademoiselle Le Flem. Tu as bien raison Andro de les servir. Mais, je ne t'ai pas présenté : Andro Calloch, un des gardiens de phare de la Vieille. Lui aussi fait un travail fort utile pour notre communauté.

Andro s'inclina devant elle, joignant les talons dans un geste martial. Toutes deux répondirent à son salut d'un mouvement de la tête. Après un second verre Madame Le Minor s'éclipsa, laissant Pélagie et Andro poursuivre leur discussion. Ce fut le début d'une cour assidue.

Andro voulut tout savoir sur Pélagie. Elle évoqua brièvement son métier d'institutrice, son enfance quimpéroise. L'homme était attentif, fasciné par son aisance à s'exprimer, tout en douceur et en retenue. Cette jeune femme de la ville était vraiment étonnante. Il fut flatté de sa confiance. Autour d'eux, les conversations se raréfiaient peu à peu, chacun devait retourner à son labeur. Andro salua Pélagie après lui avoir proposé de faire une promenade à la plage du Loch. Rendez-vous fut pris pour le dimanche suivant, en début d'après-midi. Faisant fi des convenances, il saisit sa main, la garda un moment, et plongea son regard dans le sien. Elle baissa les yeux, en bégayant un au revoir Monsieur Calloch, et sortit de la pièce.

Pélagie reprit le chemin de son logis, d'un pas léger, le cœur battant la chamade. Andro lui plaisait vraiment. Elle se rendit compte que finalement, elle avait appris très

peu de chose le concernant, excepté le fait qu'il soit gardien de phare. Mais qu'importe, elle se remémorait en boucle leur discussion. Elle mourait d'envie de lui poser des questions sur ce qu'avait été sa vie jusqu'à présent. Que la semaine allait être longue !

Elle regagna l'appartement de fonction qui avait été mis à sa disposition par la Mairie. Les logements se situaient dans un bâtiment perpendiculaire à celui qui abritait les classes. Madame Le Minor disposait d'un vaste quatre pièces, au rez-de-chaussée. Le premier étage était constitué d'un deux pièces, occupé par Pélagie. A l'autre extrémité du couloir sombre se trouvait une réserve où dormaient du vieux mobilier et des objets hétéroclites. La jeune femme possédait peu de meubles : la commode, le lit, la chaise et le bureau de sa chambre de jeune fille, offerts par ses tuteurs. Avec ses modestes économies, elle avait acquis un fauteuil et une lampe à pétrole pour se constituer un coin lecture où ses livres restaient entassés dans deux caisses de bois mal équarri. Dans la pièce à vivre, un gros poêle ventru affichait ses rondeurs. Elle avait installé devant une fenêtre, la machine à coudre à pédale, noire, avec des ornements en argent incrustés de nacre, ainsi que le mannequin en osier, objets qu'elle avait hérités de sa mère. La couture occupait, avec la lecture, une majeure partie de ses loisirs. Pélagie avait suivi des cours ce qui lui permettait, entr'autre, de coudre ses blouses de classe. Bien sûr, elle utilisait du coton gris, mais elle personnalisait ses créations en agrémentant les poches et le col d'un galon fleuri, et elle marquait la taille pour rendre plus flatteur ce type de vêtement plutôt informe. Les travaux qui lui plaisaient le plus étaient ceux consacrés aux tissus d'ameublement. Pour protéger son intimité, elle avait cousu des rideaux et fabriqué des coussins en chintz, au motif fleuri, qui tranchaient avec la blancheur des murs chaulés. Bien qu'il fût tard, elle se remit à la couture. Depuis peu, elle confectionnait des poupées de chiffons, cousues à partir de chutes de tissus, qu'elle avait pour projet d'offrir à ses gamines les plus méritantes.

Le surlendemain, Madame Le Minor guettait l'arrivée de Pélagie qui pénétra dans sa classe, la Directrice sur les talons. Pélagie trouva son comportement inhabituel, elle se tordait les mains et fronçait ses sourcils touffus, signe d'une extrême nervosité.

- Bonjour Madame Le Minor, lança Pélagie.

- Bonjour mon petit ! Alors ce Monsieur Calloch ? Vous lui avez tapé dans l'œil, n'est-ce-pas ? Il est fort bel homme, j'en conviens. Je me suis renseignée, discrètement vous me connaissez. Il est veuf, sans enfant. De ce côté-là pas de problème. Mais méfiez-vous, mon petit, il a la réputation d'être volage. Soyez prudente, car je ne veux pas de scandale dans mon école. Imaginez-vous, la jeune institutrice engrossée, toutes les filles retourneraient à l'école des sœurs. J'en tremble d'avance.

A bout de souffle, elle s'interrompit.

Pélagie inspira profondément.

- Madame Le Minor, je vous remercie pour votre sollicitude. Mais je ne pense pas qu'une discussion avec un homme soit suffisante pour se retrouver enceinte. Sachez que mes tuteurs m'ont élevée et éduquée pour devenir une femme adulte et responsable. A l'avenir, je vous demanderai de ne plus vous mêler de ma vie privée. Maintenant, j'ai ma classe à préparer.

Vexée, la Directrice haussa les épaules et sortit en claquant la porte.

Il lui revint en mémoire la mise en garde de la secrétaire d'Académie de Quimper qui lors de sa nomination l'avait prévenue du caractère ombrageux de la Directrice. Trop contente d'avoir un poste de titulaire, elle avait balayé très vite cet avertissement. Maintenant, elle comprenait pourquoi les institutrices se succédaient à ce poste.

Pélagie fut prise d'un fou rire nerveux. Cette femme dépassait les bornes.

La semaine s'étira entre la préparation des cours et les corrections. Dès qu'elle rentrait chez elle, Pélagie se mettait à rêvasser, elle imaginait sa ballade avec Andro. Elle dut se rendre à l'évidence, elle espérait séduire et être séduite par cet homme. Aussi, le dimanche, dès le matin, elle commença à se pomponner. Elle chauffa des gamelles d'eau pour laver ses cheveux, délaissant le savon, elle utilisa un berlingot de shampoing pour la première fois. Elle en avait acheté trois lors de son dernier passage à Quimper. Ravie, elle plongeait et replongeait ses doigts dans la mousse odorante, jouissant de ce moment sensuel. Elle envisageait de faire une énorme natte au bout de laquelle elle entremêlerait un fin ruban bleu. Elle essaya plusieurs tenues et se décida pour un pull de laine ras du cou qu'elle agrémenterait d'un faux col blanc. Elle avait confectionné une jupe en lainage pied de poule, assortie à une cape courte avec une capuche et des passe-bras. Elle se savait à son avantage dans cet ensemble.

A l'heure du déjeuner, elle trancha des petits cubes de pain rassis, sur lesquels elle versa du café et du lait et un peu de sucre, mélangeant son bol de soupe de café, elle l'avalait sans appétit.

Quatorze heures venait de sonner au clocher de l'église. Pélagie quitta son appartement qu'elle ferma à double tour. Elle descendit l'escalier à pas feutrés, croisant les doigts pour ne pas être vue par Madame Le Minor. Elle sortit, heureuse d'avoir échappé aux remarques de sa voisine. Elle se mit à marcher sur le bas-côté de la route pour se rendre à la sortie du bourg côté est. C'est là qu'Andro l'attendait.

Une dizaine de minutes s'était écoulée lorsqu'Eugénie Le Minor décida que la pimbêche du dessus devait être assez éloignée de l'école. Elle ouvrit le tiroir de son buffet, et se saisit de la clé qu'elle dissimulait là et qui était en sa possession depuis plusieurs années, oubliée par une de ces jeunes écervelées, trop pressée de quitter l'appartement à la fin d'une année scolaire. Elle poussa la porte d'entrée. Le poêle était allumé. Les rideaux tirés laissaient entrer une lumière tamisée. Sur le bureau, comme à son habitude, elle salua d'un signe de tête la photo du couple tenant un nourrisson dans les bras.

- Vous inquiétez pas M'sieur, Dame, je veille sur elle ! J'ai fort à faire avec votre petiote vous savez ! Elle est partie, attifée comme une reine, elle va lui faire tourner la tête, je vous dis !

Elle commença par vérifier qu'aucun nouveau courrier important n'était arrivé depuis sa dernière visite. Elle avait trépigné d'impatience car cela faisait bien trois semaines qu'elle n'avait pas pu monter. Tout semblait en ordre. Elle remarqua cependant un petit papier où Pélagie avait griffonné le prénom d'Andro et un cœur. Elle l'agita triomphalement et reprenant son monologue, marmonnât une suite de paroles assassines à propos de la légèreté des jeunes femmes. Elle prit le soin de reposer le papier là où elle l'avait trouvé. Puis elle tira le dernier tiroir de la commode pour se saisir d'une boîte en fer blanc qu'elle ouvrit promptement. Les dix billets de dix francs étaient toujours là. Elle hochait la tête, satisfaite.

- Au moins, ils n'ont pas été « dispignés ».

Parfois dans un moment de grande excitation, un mot breton lui échappait. Alors, elle se tapait sur la main droite en rectifiant son erreur.

- Dépensés, bien sûr, corrigea-t-elle.

Une fois la boîte rangée, elle décida de retourner chez elle.

- Je ne reviens pas bredouille, elle en pince pour le Andro. Elle se frottait les mains de satisfaction. Allez ! Tu l'as bien mérité ton petit verre d'eau de vie anisée, c'est dimanche tout de même !

Pélagie avait pratiquement atteint son lieu de rendez-vous lorsqu'elle fut entourée et chahutée par un groupe d'enfants inconnus d'elle. Jouant à ballon prisonnier, ils s'amuserent à lui tourner autour, en riant aux éclats, puis se mirent à l'invectiver :

- C'est la Rouge, c'est la Rouge !

Pélagie était très mal à l'aise au milieu de ces garnements, heureusement une femme, alertée par le brouhaha, vint y mettre un terme. Elle claqua plusieurs fois des mains, s'adressa à eux en breton, et ils s'éparpillèrent pour retourner à leurs jeux. Cette femme dont les vêtements dissimulaient mal une grossesse déjà avancée, avait à peu près son âge. La lassitude se voyait déjà sur son visage, Pélagie ressentie chez elle une forme de détresse. Mettant les mains sur le dos, comme pour soulager une douleur, elle lui sourit et s'adressa à elle en breton. Pélagie n'avait jamais parlé la langue bretonne, elle ne comprit pas. Cependant, elle lui rendit son sourire, en lui adressant un signe de la main et reprit sa marche. Une partie de sa gaieté insouciante venait de s'envoler.

Dès qu'elle l'aperçut au détour du chemin, elle fut subjuguée. Andro avait revêtu ses habits du dimanche, les mains dans les poches, il venait à sa rencontre, mâchouillant un brin d'herbe, sourire aux lèvres, sûr de lui.

- Vous êtes là, j'en suis heureux. J'ai craint que vous ne veniez pas. Il lui saisit les mains en s'inclinant.

- Bonjour Pélagie. Vous êtes encore plus belle que dans mon souvenir.

- Bonjour Monsieur Calloch, murmura-t-elle.

- Désormais, nous sommes Pélagie et Andro, ne croyez-vous pas ?

Tétanisée par l'émotion, elle acquiesça.

- Allez, en route pour Le Loch, je veux voir la mer dans vos yeux ! Glissez votre bras sous le mien, vous serez plus à l'aise pour marcher.

Après quelques mètres, elle lui demanda de parler de lui.

Il s'y plia de bonne grâce, lui parla de son enfance dans la ferme parentale du Porzay, au sein de la fratrie de huit frères et sœurs. Il lui parla de sa mère à qui il vouait une grande tendresse. Son père était un homme rustre, un ivrogne.

Il n'avait pas toujours été comme ça. Andro était trop jeune pour s'en souvenir. Il s'était mis à boire après un accident. Lors du rassemblement du troupeau, le taureau de la ferme lui avait foncé dessus et lui avait donné un coup de corne à l'arrière du crâne. Après plusieurs jours de coma, alors que tout le monde le croyait perdu, le père était revenu à la vie. Mais plus jamais, il n'avait été le même. L'homme était devenu ténébreux et se réfugiait dans l'alcool pour fuir la douleur qui l'envahissait. Le peu d'argent que rapportait la ferme avait été englouti dans la boisson. Si les enfants refusaient de lui obéir, les coups pleuvaient. Heureusement, sa maladresse leur permettait d'esquiver la majorité d'entre eux. Nombreuses étaient les fois où il manquait sa cible, et s'affalait sur le sol, en jurant. A cause de ses égarements, la ferme avait périclité et elle ne suffit plus à les nourrir. Aussi, à l'âge de dix ans, il avait été placé chez son parrain, un homme bon, dans un foyer où il avait pu s'épanouir. Il lui avait permis d'aller à l'école jusqu'au certificat. Il était doué mais la seule voie qui lui était proposée pour suivre des études, était d'intégrer un juvénat pour devenir religieux et enseigner. Ne pouvant envisager un tel destin, il s'était tourné vers un métier manuel. Grâce à une relation de son parrain, il fut embauché au chantier naval Rochedreux, à Douarnenez, durant dix années. Il avait appris le métier de charpentier de marine. L'homme avait aimé cette période durant laquelle il avait découvert les différentes essences de bois qu'il lui avait fallu apprivoiser, tailler, raboter ou clouter. Il était fasciné par ces pièces de bois disparates qui, assemblées, faisaient naître des coques parfaites.

Sur la promenade des Plomarc'h, il avait fait la connaissance de son épouse Marianne, qui était une fille d'usine. Elle travaillait la sardine. Ils s'étaient mariés un an plus tard, et très vite elle fut enceinte. La grossesse se passa sans histoire, mais il n'en fut pas de même pour l'accouchement. L'enfant se présenta par le siège. Pour son plus grand malheur, cette dernière et l'enfant, un beau garçon de trois kilos cinq, moururent lors de l'accouchement. A l'évocation de cette tragédie, Pélagie sentit l'angoisse lui remonter la moelle épinière. Quant à Andro, il fut anéanti, ne trouvant plus l'apaisement ni dans son travail ni dans son quotidien. La culpabilité d'être encore en vie le rongait. Il aurait aimé pouvoir disparaître avec eux, mais il n'en avait pas eu la force. Sa douleur l'avait poussé vers d'autres horizons. Il avait entendu dans les cafés du port que l'Etat recrutait des gardiens de phare, aussi avait-il décidé de tenter sa chance et de passer le concours. Ses connaissances en mathématiques et en orthographe lui permirent d'être le premier de cette session. De plus, sa grande habileté manuelle avait été un atout.

Depuis bientôt cinq ans, il résidait dans un logement du quartier des gardiens près du sémaphore de la Pointe du Raz, car il avait été nommé au phare de la Vieille.

Pélagie l'interrompit :

- Racontez-moi votre phare !
- Mon phare, comme vous y allez ! Promis, je vous le décrirai par le menu dès que nous serons installés face à la mer.
- Quand repartez-vous là-bas ?
- Dans deux jours. Je devrais y rester un mois, sauf si le temps empêche la relève. A cette période, il faut redouter l'océan.
- Vous serez rentré pour Noël, alors ?
- Qui sait ? En tous cas, je l'espère. M'attendrez-vous ?
- Tous les ans, je passe Noël, à Quimper chez mes tuteurs. Nous allons à la messe de minuit à la cathédrale Saint-Corentin et ensuite nous soupons ensemble.
- Bien sûr, je comprends ! Mais ne croyez-vous pas que vous devez donner la priorité à votre vie de femme ? Il est temps, Pélagie, qu'un homme vous chérisse.

Candide, la jeune femme se mit sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur sa joue.

- J'écrirai à mes tuteurs pour les informer que je resterai passer les fêtes de fin d'année, ici.

Il saisit son menton et déposa un baiser chaste sur ses lèvres. Pélagie, les yeux clos, savoura ce moment de bonheur.

Un petit raidillon à monter, un dernier hameau à traverser et ce fut l'immensité de la mer qui s'offrit à eux.

Main dans la main, ils se mirent à courir pour franchir les derniers mètres et, spontanément, s'assirent sur la cale de moellons. Un vent de Sud-Ouest chahutait la surface vert bleu, intense, de l'eau, laissant s'échapper des vagues de mousseuses excroissances blanches. Le flot montait à l'assaut des rochers, dans un incessant va-et-vient, polissant inlassablement la roche noire, puis se retirait, laissant derrière lui une masse sombre, tel un champ de lave calcinée. Quelques goélands se laissaient porter par la brise semblant participer à une chorégraphie audacieuse, ponctuée de leurs cris stridents et du bruissement du ressac.

- Tu ne dis plus rien !

Spontanément Andro l'avait tutoyée.

- C'est beau, cette immensité, tu ne trouves pas ? s'exclama-t-elle. Bien sûr toi, tu as l'habitude, du haut de ton phare, de contempler l'horizon.

Tu sais, avant d'être nommée à Plogoff, ma famille et moi, n'allions qu'une fois par an à la mer. Le jour du pardon de Saint-Anne la Palud, le dernier dimanche du mois d'août.

Nous allions à la messe, puis déjeuner dans les dunes, au bord de l'eau. Le paysage était tout autre. L'immense plage était enchâssée entre la presqu'île de Crozon et le Cap Sizun. Ici, nous sommes au bout du monde, et l'infini s'offre à nous.

- Et ton phare le relança-t-elle ?

- Mon phare s'appelle la Vieille comme le poisson du même nom. Mais d'après certains collègues, c'est plutôt l'ancienne forme du mot sorcière. Il a été construit sur un gros rocher qui se nomme le Gorlebella, le rocher le plus loin en breton. D'abord, je te parle de sa collègue, la Plate, qui semble veiller sur elle. Ici tout le monde te parlera de « la Petite Vieille », son surnom. C'est un faire-valoir pour le phare tant elle est sans charme. En fait, c'est une tourelle octogonale faite en maçonnerie de ciment et de pierres de taille solidement agrafées les unes aux autres par des crampons de métal et dont le feu fixe est vert. Elle est utile, car elle permet aux marins de savoir que les eaux sécurisées sont à l'ouest. Elle livre un combat perpétuel contre le ressac. Toujours victorieuse, elle est aussi solide que le rocher qui la porte.

Pélagie l'observait décrire avec passion son lieu de travail. Elle fut touchée qu'il partage avec elle tous ces détails. Elle, la terrienne, la fille de la ville, se plongeait avec délice dans un monde méconnu, suspendue aux paroles d'un homme qui, tel un peintre, abreuvait son imaginaire et la tenait en haleine.

Il reprit :

- Et maintenant, je vais te présenter sa majesté la Vieille.

Il s'inclina, fit un grand geste de révérence et taquin, lui précisa qu'il n'allait pas tout lui dévoiler aujourd'hui.

- Je dois garder un peu de mystère pour continuer à t'intéresser, lui précisa-t-il. Plus impressionnant que le phare lui-même, les déferlantes, les vraies patronnes ce sont elles et elles dictent leur loi. Par gros temps, elles se fracassent contre les murs et montent à l'assaut de la tour. Nous sommes obligés de calfeutrer les fenêtres, qui, pourtant sont tournées vers l'Est. Les embruns cinglent les vitres pour y déposer du sel qui petit à petit ronge le bois, malgré tout le soin que nous apportons à entretenir les boiseries. Le grondement de cette masse d'eau mouvante ressemble au mugissement d'un monstre prêt à nous engloutir. Heureusement que notre tour est solidement ancrée dans le rocher. Sa silhouette carrée et trapue, comme une tour médiévale, possède un escalier à vis au Nord. Tu te rends compte, cent-vingt marches à monter, au minimum trois fois par jour, à chaque quart ! Elle est reconnaissable des navigateurs car l'architecture a été choisie pour qu'ils ne puissent la confondre, par mauvais temps, avec Tévenec. Elle dresse sa silhouette crénelée au-dessus des brisantes qu'elle finit toujours par dompter. Lors des tempêtes, nous nous recroquevillons dans nos lits et faisons le dos rond. Tu te rends compte, il nous arrive souvent après le gros temps de trouver des algues projetées sur la terrasse de la lanterne du phare à trente-cinq mètres de haut.

- Oh; mon Dieu ! laissa-t-elle échapper, cela doit ressembler à l'enfer.

Même lorsque la mer est belle, nous devons être vigilants, surtout lorsque nous pêchons. C'est un de nos passe-temps favoris. Manger un beau poisson frais, nous change du lard salé ou des haricots ! Nous ne pouvons le faire qu'à la renverse.

- Qu'est-ce que la renverse ? questionna-t-elle.

- Il y a une plage d'environ une demi-heure entre la marée basse et le début de la marée montante, et inversement. Peut-être as-tu entendu parler de l'étale où le courant chute ? Nous, on l'appelle la renverse. Après, au fur et à mesure que le flot revient, les

lignes ne vont plus au fond à cause du courant, et donc ne pêchent plus. A l'extérieur du phare, il faut une vigilance permanente, car nous avons des lames de fond qui balayent le rocher même par temps calme. Le Raz de Sein est l'endroit où la mer est sûrement la plus traîtresse.

- Tu fais un métier difficile où il faut beaucoup d'engagement et d'abnégation, lui dit-elle, admirative.

- C'est vrai, la femme qui partagera ma vie doit accepter de me partager avec la mer ! On dit que les marins ont la mer pour maîtresse, mais je pense que cette diablesse a de nombreux amants !

Pélagie se blottit contre l'épaule d'Andro qui l'entoura de ses bras. Immobiles, ils restèrent ainsi un long moment, savourant le plaisir simple d'être ensemble.

Main dans la main, ils reprirent le chemin du bourg. Pélagie continua ses questions :

- Tu pars dans deux jours, et si la mer est trop mauvaise ?

Il lui sourit :

- Tu sais, nous embarquons à Bestrée. C'est un patron pêcheur de Lescoff et son équipage qui nous déposent au phare. Il connaît les parages comme sa poche. L'exercice de la relève demande à la fois agilité de la part des gardiens et virtuosité de la part du patron et de l'équipage. Par mer forte, le transfert devient périlleux. De rares fois, nous devons renoncer et revenir à terre. L'année prochaine, nous aurons un bateau tout neuf, mis en service par les Phares et Balises du Finistère, La Véliéda, qui assurera les déplacements dans toute la mer d'Iroise. Bien sûr, les opérations de transbordement seront plus sécurisées. D'ailleurs pour transporter mes affaires, j'ai fabriqué trois boîtes octogonales, semblables à de petits berceaux dont le couvercle à une anse comme un seau, ce qui permet de l'accrocher à une poulie. Si elle tombe à l'eau, elle flotte et il est possible de la récupérer. Chaque gardien a ses boîtes sur lesquelles il grave au couteau ses nom et prénom. Quand il se marie, pour lui porter chance, il ajoute l'initiale de sa femme.

- Voilà une bien belle tradition, dit Pélagie.

Le trajet leur parut bien court. Ils décidèrent de se quitter au bout du chemin qui menait à l'école. Pélagie voulait éviter de prêter le flanc aux commérages de Madame Le Minor.

Après un dernier baiser et un petit signe de la main, la jeune femme se dirigea vers chez elle.

Elle trouva la porte d'entrée fermée à clef. La directrice savait très bien qu'elle n'était pas chez elle. Elle avait sciemment fermé la porte à double tour pour être certaine d'entendre la jeune fille rentrer. Pélagie avait à peine refermé la porte que la Directrice surgit.

- Je suis désolée, je ne savais pas que vous étiez sortie. D'habitude vous finissez votre promenade beaucoup plus tôt.

- Bonne soirée, Madame.

Elle tourna les talons et grimpa l'escalier.

- Eh ben ! Un homme lui tourne autour et voilà, plus rien n'existe ! Ah, la jeunesse ! Son monologue terminé, hochant la tête, Madame Le Minor rentra chez elle. Maintenant elle avait de quoi occuper son esprit.

Pélagie était euphorique. Elle était éblouie de ressentir un tel bonheur auprès d'un homme.

Elle avala un grand bol de soupe et elle se mit au lit, heureuse de laisser son esprit vagabonder et échafauder divers scénarios à propos d'un avenir partagé, avec l'homme qui avait éveillé en elle ce carrousel de sentiments.

Durant la journée de lundi, Pélagie baignait toujours dans une douce euphorie. Une fois ses élèves partis, le silence faisait régner une paix étrange dans l'école. Elle aéra sa salle de classe pour chasser l'odeur piquante et aigrelette qui y régnait en fin de journée. L'institutrice s'installa à son bureau pour corriger les cahiers. Puis, comme elle avait prévu que les filles termineraient la journée du lendemain par un cours de travaux manuels, elle prit le soin de vérifier qu'elle avait tout le nécessaire pour continuer la broderie d'un petit napperon où les fleurs s'entrelaçaient dans un camaïeu de couleurs vives. Comme tous les jours, elle inscrivit, sur le grand tableau, la maxime que les enfants découvrirait en arrivant. Elle choisit : « Quand la mer sera sans eau, le loup se mariera avec l'agneau ». Elle recula de quelques pas, puis, satisfaite, reposa sa craie et décida qu'il était temps de rentrer, car déjà la lumière du jour déclinait. Une pluie fine et pénétrante, cinglée par le vent, lui fouetta le visage. Resserrant son manteau autour d'elle, elle franchit rapidement l'espace qui la séparait de son logement en prenant garde de ne pas glisser sur les pavés gras et gluants de l'allée, bordée de grosses pierres brunes, enfouies dans les herbes. Madame Le Minor qui luttait contre le vent pour fermer ses lourds volets de bois, l'aperçut :

- Bonsoir Pélagie, le vent se lève, on dirait ! Avec ce temps-là, je ne vais pas faire de vieux os avant d'aller me coucher.

- Bonne soirée et à demain, Madame, lui répondit la jeune institutrice.

Pélagie retrouva avec plaisir son appartement. Il y régnait une douce chaleur, car elle avait pris soin d'allumer son poêle lors de la dernière récréation. Elle enfourna quelques bûches et entreprit de se préparer un en-cas. Pour occuper sa soirée, elle allait coudre. Elle avait déjà taillé dans de la fine baptiste blanche, trois chemises qu'elle devait maintenant assembler et surfiler. Le tissu était si délicat que ce travail lui prenait un temps infini. Concentrée, elle ne réagit pas tout de suite au bruit sec contre ses persiennes. La jeune femme était habituée aux raclements que faisaient les branches de l'un des vénérables saules de la cour contre ses volets et, là, il s'agissait de frapements. Intriguée, elle ouvrit la fenêtre, mais ne pouvant voir distinctement dehors, elle dut entrouvrir les volets. Son cœur se mit à battre la chamade, Andro se tenait en bas.

- Je n'ai pas résisté ! J'avais besoin de te voir avant de partir demain.

Elle lui fit signe de se taire puis, referma volets et fenêtre. Elle descendit à pas de loup, et se glissa jusqu'à la fenêtre dérobée de l'entrée. A peine l'avait-elle ouverte que déjà Andro l'escaladait et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

- Tu dois t'en aller, lui dit-elle, il ne faut pas réveiller Madame Le Minor, ce serait catastrophique pour moi. Je risque la révocation si elle te trouve ici.

- S'il te plait, cinq minutes, pas plus, dit-il implorant, les yeux plongés dans les siens. Elle ne résista pas. Ils prirent mille précautions pour ne pas faire craquer l'escalier. La porte refermée, ils s'étreignirent. Andro comprit qu'il valait mieux mettre fin à cette étreinte, car il maîtrisait mal le désir qu'il avait d'elle.

Ce dernier était un peu embarrassé d'avoir forcé la porte de Pélagie, il savait à quel point elle était vulnérable. Il s'assit dans l'unique fauteuil et, tout naturellement, la jeune femme s'installa à ses pieds sur le plancher, la tête reposant sur les genoux. Avec une grande douceur, il se mit à caresser sa chevelure.

- Je sais, c'est de la folie d'être venu ici, mais je n'ai pas réfléchi tant j'ai ressenti le besoin impérieux de ta présence. Pélagie le Flem, tu es une enchantresse. Désormais, je veux que tu sois toute à moi. Tu m'es devenue si précieuse en si peu de temps. Je ne supporterais pas qu'un autre homme te tourne autour. Je lui casserais la binette. Excuse-moi de m'emporter mais c'est la première fois que je regagnerai le phare en laissant mon cœur sur la terre ferme.

- Ne t'inquiète pas, Andro, cela n'arrivera pas. Toi aussi, tu m'es devenu indispensable. En pensée, tu m'accompagnes à tout moment du jour et de la nuit. Sois sans crainte, tu m'habites à chaque instant !

Encore quelques baisers et Pélagie raccompagna Andro jusqu'au bas de l'escalier. Il entreprit à nouveau d'escalader la fenêtre qu'elle referma derrière lui.

Emotionnellement, la jeune femme était chamboulée. Elle était perturbée du désir qu'elle avait de lui. Même si elle savait que ce n'était pas convenable, il déferlait en elle comme le chant d'un fleuve, sourd et puissant. Devant son impuissance à le juguler, elle se rassura en se persuadant que toutes les femmes devaient ressentir ces émotions lorsqu'elles aimaient un homme. Elle pouffa en s'imaginant cousin Georges et sa femme habités par de tels sentiments. Cette dernière s'était appliquée à lui seriner toute sa jeunesse, qu'une femme respectable ne devait jamais laisser un homme, fut-il son fiancé, l'étreindre contre lui. Aujourd'hui, elle trouvait qu'au lieu de ce jacassement puéril, elle aurait dû lui parler des vraies relations qui existaient entre fiancés, puis entre époux. Elle se sentait démunie devant cet afflux de sensations si intime qu'elle ne pouvait partager.

Pélagie était consciente qu'Andro était un homme dans la force de l'âge, qu'il avait déjà connu le mariage, partagé l'intimité d'une femme. Malgré son ingénuité, elle savait qu'il était un grand séducteur, qu'il avait, sans nul doute, des relations libres avec ses maîtresses. Pour la première fois de sa vie, elle sentit la morsure de la jalousie. Pélagie savait que son comportement était irrationnel, mais ces sentiments nouveaux la bousculaient et emportaient avec eux son discernement. Elle finit par se coucher mais ce fut une nuit sans sommeil.

Il fallut plus d'une heure à Andro pour arriver au village de Lescoff. Il se jura que c'était la dernière fois, mais il fallait qu'il se rende chez Jeanne, l'une de ses maîtresses. Il avait besoin d'assouvir ses désirs auprès d'elle. Au moment de toquer à la porte, il retint sa main. Il n'avait pas envie d'elle. Il jura entre ses dents et reprit le chemin de son logement de la Pointe du Raz.

L'homme scruta le ciel à présent débarrassé de ses nuages. Une lune pâle drapée d'un halo rougeâtre faisait la nique aux étoiles, qui se durcissaient lentement dans le ciel, comme figées par le froid qui tombait. Demain, l'absence de vent et la mer suffisamment calme permettraient la relève. Il pressa le pas, impatient de se glisser dans son lit.

Après s'être habillé chaudement et avoir pris un petit déjeuner frugal, Andro prit le sentier du port de Bestrée qui serpentait dans la lande rase où seul émergeait le feuillage brun des bruyères. L'homme poussait devant lui une brouette. A chaque relève, le partant transportait, outre ses caisses de vêtements de rechange, un caisson de morue salée - dont les planches disjointes laissaient échapper des cristaux de gros sel - une motte de beurre, ainsi que deux grosses miches de pain blanc et une énorme tourte de pain de seigle, contenues dans un sac de jute. Il y avait aussi des bocaux de sprats au vinaigre, emmaillotés dans des chiffons protecteurs, confiés par la femme de son binôme, pour faire plaisir à son homme.

Comme à chaque fois qu'il arrivait en haut du raidillon au-dessus de l'embarcadère, il s'arrêtait et faisait une pose. En bas, protégée de la mer par une digue naturelle surmontée d'un contrefort de pierre, la petite anse le frappait par sa beauté. Aujourd'hui, la mer était belle, à peine un léger frisottis l'animait, pourtant il mit un terme à sa contemplation. Avant chaque départ, Andro suivait le même rituel. Il joignait ses mains et fermait les yeux. Pour conjurer la dangerosité de leur métier, parmi les gardiens de phare en mer, nombreux étaient ceux qui se mettaient sous la protection de la Vierge ou de Notre Dame des Naufragés. Lui, n'étant plus croyant, invoquait sa

femme et son enfant défunts pour qu'ils lui accordent leur soutien. Mentalement, il leur fit ses adieux car Pélagie lui avait insufflé l'envie d'aimer à nouveau, chassant ses fantômes du passé. Revigoré, il descendit jusqu'au quai où Clet Fouquet et ses matelots l'attendaient.

Andro lança un bonjour enjoué.

- Salut ! répondit le patron pêcheur. Dépêche-toi ! Charge ton barda ! Quand les vivres seront dans le canot, détache le bout, et saute.

Dix minutes plus tard, après avoir contourné la digue, les trois hommes souquaient sur les avirons, unis dans l'effort, leurs dos ronds faisant saillir, en cadence, les muscles de leurs épaules. Le courant porteur, couplé à la propulsion du bateau, permettraient d'atteindre le phare un peu avant la renverse. Probablement, serait-il possible d'accoster, les manœuvres seraient donc plus simples et plus rapides.

Sur la Vieille, les deux gardiens, Fanch Donnart et Louis Douguet scrutaient la mer dans l'attente de l'arrivée du canot. Ils l'avaient suivi des yeux depuis que sa masse mouvante avait doublé les rochers de la Pointe du Raz. Celui qui devait quitter le phare, laissa échapper une sorte de plainte presque animale pour exprimer sa joie de fouler à nouveau la terre ferme. La semaine précédente, ces hommes, pourtant habitués aux sautes d'humeur de l'océan, avaient vu la ligne d'horizon se charger de ténébreux nuages d'encre. La mer, ne voulant pas être en reste, avait lâché une horde de lames félonnes à l'assaut du phare. Quand l'orage survint, des draches carabinées, accompagnées de grondements sourds et d'éclairs métalliques, s'étaient abattues sur l'îlot. Confinés dans la cuisine du phare, ils avaient tremblé et prié pour être épargnés par la foudre.

Après avoir pris un bout, l'embarcation fut maintenue bord à bord contre le rocher. Une fois le chargement débarqué, Andro sauta sur le Gorlebella.

- Bienvenue en Enfer, lui souhaita Louis Douguet, en lui tapant sur l'épaule.

Les phares en mer étaient surnommés les enfers en raison de la rudesse de la vie des hommes qui y travaillaient. Fanch Donnart lui serra la main et embarqua à son tour dans le bateau pour rentrer au port. Après de rapides au-revoir, le capitaine promit de passer dans les parages lors d'une sortie en mer. A cette période de l'année, les parties de pêche étaient rares. Les équipages faisaient des coups de filet pour attraper des chiens de mer. Ces petits requins étaient ensuite salés pour être consommés jusqu'au printemps. Lorsque la mer ne permettait pas de sortir, les hommes posaient grâce à des va et vient à petite distance de la côte, des filets à mulets qu'ils laissaient à l'eau toute la nuit. Les pêches étaient fructueuses car les mulets se déplaçaient en banc. A cette occasion, matin et soir, les pêcheurs s'assuraient que le phare fonctionnait normalement. Leur connaissance de la mer était telle qu'ils détectaient immédiatement la moindre anomalie.

A la fin du mois de novembre, Pélagie décida de rendre une visite à ses tuteurs pour leur parler d'Andro et aussi leur annoncer sa défection pour les fêtes de Noël. Elle prit le Youtar, train local, pour se rendre à Quimper. Dans un petit sac à provisions, elle transportait un énorme morceau de Koste-penn, une préparation capiste, de tête de porc saumurée, puis cuite au four. Cousin Georges raffolait de cette préparation et jurait qu'il n'y en avait pas de plus succulente que celle du charcutier d'Audierne. A chacune de ses visites la jeune femme s'amusait à le voir déplier l'emballage, avec de gros yeux dégoulinants de gourmandise, le bout de la langue sortant légèrement de sa bouche lippue. A cet instant sa face lunaire ressemblait à une des chimères de la cathédrale.

En foulant l'allée qui menait à la demeure de ses tuteurs, Pélagie se sentait envahir par la nostalgie. Le crissement des graviers sous ses semelles, le bruissement des

plantes du jardin, l'odeur entêtante de l'humus, la ramenaient à l'enfance. Elle se sentit fière du chemin parcouru, de son autonomie financière, de sa réussite professionnelle, même si parfois le manque d'amour de ses parents et la solitude, lui avaient pesé. Aujourd'hui, son accomplissement s'appelait Andro.

Sa main gantée attrapa énergiquement le heurtoir en cuivre massif, elle toqua à la porte. Quelques instants plus tard, Edouard ouvrit la porte :

- Pélagie ! Ma chère cousine, entre donc te mettre au chaud, nous t'attendions pour déjeuner.

- Bonjour cousin Edouard !

- Donne-moi ton sac, je pense que tu vas faire un heureux ! lui dit-il en passant le bras autour de ses épaules, la guidant jusqu'au salon.

La famille se leva dans un joyeux brouhaha pour saluer l'arrivée de Pélagie. Seule, Céline, la femme d'Edouard, resta assise serrant contre elle sa fille Georgette. Pélagie remarqua le regard peu amène qu'elle lui lança en fixant la main de son mari sur son épaule. Elle était jalouse. Pélagie lui sourit espérant la rassurer sur ce geste de connivence.

Cousin Georges s'échappa dans la cuisine pour confier son koste-penn aux mains expertes de Jeannette qui allait le trancher avant de le servir au déjeuner. Chacun retrouva sa place autour de la grande table. Les cousins trônaient à chaque extrémité. Pélagie occupait la place à droite de Cousin Gorges, en face de Céline. La conversation allait bon train. Les potins étaient nombreux et chacun y apportait ses propres commentaires. Les restes peu ragoûtants du dessert au chocolat étaient encore sur la table lorsque cousin Georges prit un ton solennel pour demander à sa pupille la raison pour laquelle elle ne serait pas parmi eux à Noël.

Pélagie fit le récit de sa rencontre avec Andro. Puis, elle leur résuma sa vie, les décès de sa femme et son nourrisson. A l'évocation de ce destin tragique, tous frissonnèrent. Ils firent des hochements de tête compatissants. Ils semblaient trouver légitime le fait que cet homme désire partager ces moments de fête avec Pélagie, à la recherche d'un nouveau bonheur.

- Nous sommes heureux que tu veuilles avoir ta propre famille mon enfant, déclara Oncle Georges. Tu ne seras plus obligée de travailler pour vivre et gardien de phare est un bon métier quoique dangereux. A quand le mariage alors ? Il est urgent que tu viennes nous le présenter.

- Pour l'instant, nous n'avons pas encore parlé de mariage, cousin Georges, dit-elle. Leurs visages se figèrent, suivi d'un silence désapprobateur.

- Préserve-toi, Pélagie, crut bon de rajouter Edouard. Parfois, derrière un homme d'allure respectable se cache un aigrefin !

Céline fusilla son mari du regard.

Pélagie continua de sourire malgré les mauvaises pensées qui l'assaillaient et d'une voix posée, répliqua :

- N'ayez crainte cousin, Andro est un homme d'honneur.

Répondant à leur invitation, il fut donc convenu que la jeune femme viendrait présenter son soupirant, le premier dimanche de la nouvelle année.

Avant le café, Céline se retira pour coucher Georgette. Elle fut rejointe par Edouard qui ne put réprimer un bâillement.

- A très bientôt Pélagie et passez un bon Noël ! dirent-ils à l'unisson.

A la fin du déjeuner, le vieil homme l'avait conduite dans son bureau, pièce réservée aux discussions importantes. Assis dans son fauteuil, en face de Pélagie, il lui dit d'un ton solennel :

- J'ai un secret à partager avec toi...Lorsque j'étais jeune, j'étais fou amoureux de ta pauvre mère. Comme nous étions cousins germains et qu'elle n'était pas fortunée, mes parents se sont opposés à notre union. J'étais si abattu que j'ai accepté le mariage arrangé avec Marguerite, sans discuter. Une déferlante de souffrance s'est abattue sur moi lorsque j'ai appris que sa maladie la mènerait à la mort. J'ai essayé de me racheter en t'élevant du mieux possible. J'ai vu aujourd'hui dans ton regard la même flamme qui brillait jadis dans mes yeux. Tu ne dois laisser personne te détourner d'Andro. Marguerite a été une bonne épouse et une bonne mère, mais mon cœur a toujours appartenu à une autre.

A bout de souffle, il s'arrêta, son corps s'appuyant lourdement contre le dossier de sa chaise à l'évocation de son amour perdu. S'épongeant dans un grand mouchoir à carreaux, il mit plusieurs secondes à retrouver ses sens.

Il se dirigea vers son secrétaire duquel il sortit une boîte en velours rouge. Il l'ouvrit. Elle contenait un petit solitaire et une alliance en or blanc.

- Ta mère m'a fait promettre de te les remettre lorsque tu te marierais. Voilà, ces bagues sont à toi. Lorsqu'Andro t'aura officiellement demandé en mariage, tu pourras lui dire de glisser le solitaire à ton doigt.

Bouleversée, elle se jeta dans ses bras. Décontenancé, Oncle Georges lui caressa la chevelure.

- Comme tu lui ressembles, lui murmura-t-il à l'oreille.

Une Heure plus tard, après avoir pris congé de la maisonnée, Pélagie, au bras de cousin Georges, se dirigeait vers la gare pour prendre l'omnibus. Au moment de se quitter, ils s'embrassèrent chaleureusement.

Pélagie décora son appartement pour Noël. Avec ses élèves, elle avait confectionné des guirlandes en papier, et à sa demande, ils lui avaient procuré de la mousse verte et ébouriffée pour sa crèche, ainsi que des branches de houx aux multiples boules rouges. Il y flottait un air de fête.

Une semaine auparavant, un mousse de Bestrée était venu lui transmettre de vive voix un message d'Andro. Il lui confirmait la relève pour le 24 décembre et l'assurait de sa venue.

A Pont-Croix, dans la grande épicerie générale, elle avait acquis pour lui trois tranches de pain d'épice, emballées dans un papier argenté. De plus, la jeune femme lui avait confectionné un gros pull de laine brune. Pour leur dîner, elle avait acheté deux pigeonneaux qu'elle allait préparer la veille, ainsi qu'un gâteau à la cannelle et aux fruits secs.

La meilleure des nouvelles était venue de Madame Le Minor lorsque cette dernière lui avait annoncé qu'elle se rendait chez sa sœur, à Châteaulin, pour les fêtes. Pélagie éprouva de l'excitation et de l'appréhension en même temps, car la présence de la Directrice, à l'étage du dessous, aurait pu être un garde-fou.

Ce 24 décembre, Pélagie s'était levée de bonne heure et avait vaqué à ses tâches quotidiennes jusqu'à la mi-journée. Ensuite, elle avait procédé à une toilette minutieuse. Bien qu'elle s'en défendit, elle piocha dans la pile de ses sous-vêtements et enfila les plus beaux d'entre eux. Elle baignait dans un état de confusion où son désir pour Andro et la morale se télescopaient. Puis, elle dompta ses cheveux qui étaient pareils à des broussailles enchevêtrées. Après un âpre combat, désormais de jolies boucles encadraient son visage. Au dernier moment, elle enfilerait une paire de bas et la robe qu'elle avait cousue et qui épousait chaque courbe de son corps. Se contemplant dans le miroir, il lui renvoya l'image d'une jeune femme qu'elle jugea trop belle pour être sage.

Il était 21 heures lorsqu'Andro toqua à la porte du bâtiment. La nuit tombait déjà lorsqu'il débarqua poussant la brouette avec beaucoup d'ardeur pour rentrer jusqu'aux logements des gardiens. Son attirail déposé chez lui, il alla frapper chez son collègue Lefol dont la femme avait été chargée par lui d'acheter le cadeau de Pélagie. Elle lui tendit une pochette de velours noir qu'il ouvrit.

- Merci, c'est magnifique ! J'espère que ça lui plaira, dit-il.
- C'est sûr, lui répondit la femme. Alors c'est le jour de la déclaration ?
- Tu es trop curieuse, rétorqua Lefol. Les hommes ne parlent pas de ces choses-là avec les femmes des autres.

Andro était trop heureux pour prendre grief et il lança :

- Bon Noël à tous les deux et aux enfants. Je passe vous rembourser dans la semaine.

- Ne te bile pas, frère, bon Noël, aussi.

Puis, il prit, lui aussi, un soin particulier à sa toilette et à sa tenue pour être certain de lui plaire.

Pélagie dévala l'escalier, s'accorda quelques secondes pour reprendre son souffle, vérifia mécaniquement sa coiffure et entrebâilla la porte. Il était là. Elle réalisait à peine qu'elle vivait le moment dont elle avait tant rêvé et tant espéré. Ils s'enlacèrent et s'embrassèrent avec passion.

- Pélagie, tu es magnifique, fit-il.

- Pas autant que toi, Andro, répondit-elle dans un souffle.

- Viens, montons.

Ils grimpèrent l'escalier main dans la main, doigts entrelacés. Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'appartement, Andro aperçut les paquets que Pélagie avait disposés dans une

des assiettes. A son tour, il plongea sa main dans sa poche et posa la pochette dans l'autre assiette.

- Tu as tous les talents, lui dit-il. Ton appartement est superbement décoré et ça sent délicieusement bon !

- Ouvrons les cadeaux et mettons-nous à table, sauf bien sûr si tu communies à la messe tout à l'heure, dans ce cas nous dînerons après.

- Servons nous un verre de vin, et je souhaite que tu ouvres ton cadeau la première, lui dit-il.

Emue, elle desserra le cordon de la pochette, y glissa la main. Ses doigts reconnurent la froideur et la douceur d'une pierre polie. Elle retira une chaîne en argent au bout de laquelle pendait une pierre noire d'encre, en forme de cœur.

- C'est superbe ! Merci, s'exclama-t-elle, les yeux brillants de bonheur.

Il lui souleva les cheveux pendant qu'elle ajustait le fermoir du bijou.

- La pierre est une obsidienne. Elle est assortie à tes yeux. Mon cœur sera toujours proche du tien, même lorsque je serai au phare.

Elle se leva sur la pointe des pieds et l'embrassa. Il caressa son cou de ses mains calleuses. Bien que sa peau fût chaude comme une gorgée de soleil, il trouva la force de la repousser doucement et s'exclama joyeusement :

- A mon tour de débarrasser mes cadeaux !

Il prit d'abord le paquet contenant le pain d'épice et fut très heureux de cette attention, car c'était un met qu'il avait rarement l'occasion de goûter, et qui offrait l'avantage de pouvoir être partagé. Puis, il découvrit le pull qu'il se pressa d'enfiler.

- Merci, du fond du cœur, il est magnifique ! Je connais le seul homme qui n'aura pas froid à l'église ce soir, lui dit-il, taquin.

Ils s'installèrent à table pour déguster les mets de fête. Andro savoura le pigeonneau, surpris par la finesse du plat. Ils firent une pause avant le dessert.

Andro prit les mains de Pélagie dans les siennes, prenant un air solennel.

- Pélagie, je sais que nous ne nous connaissons que depuis fort peu de temps, mais nos rencontres sont si intenses que je suis sûr de mon amour pour toi. Si tu es d'accord, nous nous marierons à la fin de l'année scolaire, en juin. Je suis veuf, et par égard pour ma première épouse, je souhaiterais un petit mariage. Es-tu d'accord, Pélagie ?

Ivre de bonheur, elle bredouilla un oui... !.

Ils se levèrent spontanément faisant basculer leur chaise et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avides de partager et de ressentir, à l'unisson, la vague d'émotions qui déferlait en eux. Ils semblaient soudés l'un à l'autre, leurs corps imbriqués s'épousaient dans une intimité nouvelle. Ils restèrent ainsi, jusqu'au moment où la volée de cloches de l'église sonna onze heures, les ramenant à la réalité. Andro desserra avec douceur l'étau que formaient les bras de sa promise autour de sa taille. Il releva la chaise de la jeune femme, la pria de s'y assoir, puis s'installa en face d'elle et savourèrent le délicieux gâteau de fête.

Elle lui rapporta sa conversation avec Oncle Georges, sa stupéfaction d'apprendre que ce dernier avait aimé passionnément sa mère. Il lui avait remis les bagues de cette dernière qu'il avait gardées toutes ces années pour elle. Elle quitta la table pour aller prendre le solitaire dans le tiroir de la commode, et le tendit à Andro qui le glissa à son annuaire.

- Nous voilà donc promis l'un à l'autre, lui dit-il, d'un air solennel. Il embrassa la paume de sa main avec ferveur.

Pélagie ne put retenir ses larmes. Ce début de soirée de Noël avait une intensité émotionnelle qui lui donnait le vertige. Elle évoluait en territoire inconnu, pourtant elle

n'y aurait renoncé pour rien au monde. Andro la transportait sur des cimes vertigineuses, là où elle pouvait déposer ses défroques d'orpheline, oublier son enfance solitaire et la condescendance de ses relations, déjouer l'improbabilité de fonder une famille, pour la transformer en une femme accomplie et conquérante, impatiente de construire un avenir radieux.

Après avoir remis du bois dans le poêle, ils partirent main dans la main pour la messe de minuit. Les gens se saluaient gaiement, échangeant quelques mots en breton. Andro répondait à leurs saluts. Ils savaient que demain toute la paroisse serait au courant de l'idylle entre l'institutrice et le gardien de phare de la Vieille. A l'entrée de l'église, ils se séparèrent. Pélagie devait occuper une place à droite du cœur, chez les femmes et Andro devait aller à gauche, chez les hommes. Les familles aisées disposaient de leur propre prie-Dieu, gravé à leur nom, les autres paroissiens occupaient les bancs. Pélagie se plaça à côté d'une femme qu'elle avait déjà croisée au bourg. La messe fut un moment de grande ferveur, les cantiques retentissaient sous les voûtes de la nef. La cérémonie se clôtura par le dépôt de l'enfant Jésus dans la crèche. A la fin de l'office, les fidèles se dispersèrent rapidement transis par le froid et l'humidité qui régnaient dans l'édifice. Pélagie rejoignit Andro qui échangeait quelques mots avec un autre homme. Dès qu'il la vit, il se dirigea vers elle et, entourant ses épaules de son bras, ils cheminèrent jusqu'à l'appartement. Après avoir ôté leurs manteaux, Pélagie leur prépara un grog. Tous les deux savaient qu'ils retardaient le moment où ils allaient devoir aborder le désir qu'ils avaient l'un pour l'autre. Après avoir bu quelques gorgées du liquide ambré, Andro se racla la gorge et lui dit :

- Pélagie, mon vœu le plus cher serait de partager ta nuit, mais le choix t'appartient et je le respecterai. Je t'aime, nous allons nous marier, mais, tout cela tu le sais déjà.

- Andro, moi aussi j'aimerais que tu restes, mais j'ai besoin de temps. Cette situation est nouvelle pour moi. J'ai été élevée avec des principes, et pour l'instant je ne me sens pas prête à y renoncer.

- Ne t'inquiète pas, je respecterai tes choix, lui promit-il. Je vais rentrer chez moi maintenant.

Avant d'enfiler son manteau, il prit la jeune femme contre lui, ils s'embrassèrent avec passion. Pour la première fois, Andro caressa sa jeune poitrine qui palpitait sous le tissu de la robe. Elle laissa échapper un gémissement de plaisir, promesse de l'intensité de leurs futures étreintes.

Le jour se levait lorsque Pélagie sombra dans le sommeil. Elle avait revécu, encore et encore, chaque moment de cette soirée, ivre de bonheur. Andro s'était comporté en parfait gentleman, confortant ainsi son choix de faire de lui son époux.

Andro sifflotait, les mains dans les poches, pour rentrer dans son logement. Il était heureux et amoureux de Pélagie. Il avait fait la promesse à sa fiancée d'attendre, alors que le désir qu'il avait d'elle, le taraudait. Il avait de l'expérience avec les femmes, mais jusqu'à présent, il ne cherchait qu'à assouvir ses propres désirs. Pélagie le rendait fou, à la fois ingénue et provocante. Pour la première fois de sa vie, il voulait la combler.

Le jour de l'an, Andro était venu chercher Pélagie pour partager le repas organisé par ses collègues et lui faire connaître son futur lieu de vie, à la Pointe du Raz. Traditionnellement, tous les gardiens de phare et leur famille se réunissaient dans la plus grande pièce des bâtiments qui servait tout à la fois de bureau pour le chef, de stockage pour les outils, de réserve pour le phare. Quelques meubles excédentaires attendaient là, qu'une place leur soit dévolue dans un logement. Le 31 décembre, les hommes regroupaient le fatras dans un coin et les femmes, armées de balais, seaux, et serpillières se lançaient dans un grand nettoyage qui s'effectuait en chantant, ponctué de fous rires et éclaboussé de bonne humeur. Elles dressaient deux tables

entourées de bancs : une pour les grands et une pour les enfants. Ensuite, les hommes étaient appelés pour accrocher aux poutres des branches de houx et de gui. Mais, ils y mettaient toujours la même condition, lamper préalablement un petit verre de lambic. Les femmes, bien sûr, se faisaient prier, se mettaient faussement en colère, distribuaient quelques coups de torchon, avant de céder à la supplique. Tous trinquaient à l'amitié et à la solidarité, puis dans un joyeux brouhaha, continuaient les préparatifs.

C'était la femme du Chef qui habituellement s'occupait de confectionner le plat principal. Tous les ans, elle préparait un ragoût de porc, en raison de son coût modique, auquel elle ajoutait quelques pruneaux, met de luxe qui ravissait tous les palais. Les autres femmes préparaient une soupe à l'oignon et le traditionnel far breton. Ce festin était arrosé et la gent féminine y participait, se joignant parfois pour l'occasion aux excès de leurs époux. Cette année, la fête allait être pimentée par l'arrivée de la Julie d'Andro. Les femmes étaient curieuses de connaître celle qui avait transformé le coureur de jupon, en un homme amoureux. Toutes savaient que sa promise venait de Quimper, était institutrice, avait reçu une bonne éducation par rapport à elles qui étaient d'anciennes filles d'usine ou de ferme. Au fond d'elle-même, elles se sentaient inférieures et pour éviter une éventuelle agressivité, Octavie, la femme du Chef, leur avait fait la leçon pour qu'elles soient accueillantes et maîtrisent leur langage fleuri, parfois leste. Elle appuya ses propos en évoquant la possibilité d'éduquer les plus jeunes sur place lorsque Pélagie viendrait vivre ici avec Andro. A l'unisson, elles hochèrent la tête et semblable à des garnements sermonnés par leur mère, elles promirent de bien se comporter.

Pélagie et Andro avaient marché d'un bon pas. Octavie, qui surveillait leur venue devant la fenêtre, interpella son mari pour aller accueillir le jeune couple. Elle lissa sa jupe, ajusta son châle et passant un bras sous celui de son mari, ils sortirent.

- Bonjour Octavie, bonjour Chef, je vous présente ma fiancée Pélagie Le Flem, dit Andro.

- Bonjour Madame, Monsieur, dit la jeune femme en inclinant légèrement la tête.

- Octavie, pas de Madame entre nous, s'il vous plaît !

- Moi, ce sera tout simplement Chef ! Bienvenue Pélagie dans la petite communauté des gardiens. Allez, rentrons vite, les autres nous attendent.

Agglutinés derrière la fenêtre, les adultes scrutaient la rencontre bien que leurs souffles aient embué les vitres froides, donnant à voir des silhouettes à l'aspect chantourné.

Ils pénétrèrent dans la pièce. Andro présenta Pélagie à la cantonade.

Louis et Marie-Luce Lefol furent les premiers à se présenter. Ils avaient leurs charmants bambins, Charles quatre ans et Isabelle deux ans. Marie Luce annonça d'un air las qu'il y avait probablement un autre « au four », ce qui lui valut, de la part de son mari, un coup de coude dans les côtes. Pélagie serra doucement la main de la femme, compatissante, elles échangèrent un regard qui scella le début d'une amitié sincère. Puis ce fut au tour de Suzanne Donnart dont les yeux pétillaient de malice, elle parut instantanément sympathique à la jeune femme. Elle présenta ses quatre garçons, des échalas en pleine adolescence, dégingandés, aux longs bras dont le plus jeune, aux oreilles décollées et aux dents inégales, qui semblait indolent et légèrement déficient. Son mari Fanch était au phare avec Louis Douguet, le célibataire endurci, toujours volontaire pour passer les fêtes là-bas.

Le Chef invita tout le monde à prendre place autour de la table, et respectant la coutume, les hommes se regroupèrent à un bout de la table et les femmes à l'autre bout, à proximité des enfants pour veiller au grain. Le premier verre fut bu à la santé

des fiancés et peu à peu l'atmosphère se détendit. Le fumet de la soupe mit tout le monde en appétit et, sans façon, chacun tendit son assiette à Octavie qui servait généreusement le liquide fumant. Les trois épouses posèrent beaucoup de questions à Pélagie sur son travail à l'école. Cette dernière, au fil de la discussion se rendit compte que ces femmes craignaient que la vie simple de femme au foyer et de mère de famille fut trop ordinaire pour une personne aussi éduquée. Elles étaient touchantes, parfois maladroites, mais Pélagie ressentait la puissance de la sororité, qu'elle percevait entre le trio d'épouses, qui tacitement venait de l'inclure dans leur communauté. Andro, qui ne quittait pas sa fiancée des yeux, était heureux de la voir aussi à son aise. Parfois sentant son regard posé sur elle, ils échangeaient un sourire complice qui n'échappait pas au groupe. Le repas se déroula dans la bonne humeur. Les chanteurs et chanteuses furent mis à contribution, les convives reprenant les paroles qu'ils connaissaient par cœur. Pélagie se fit un peu prier mais décida de chanter *le temps de cerises*. Pour ne pas la troubler, le groupe ne reprit que le dernier refrain en cœur. Elle fut assaillie par les enfants, puis par les adultes, chacun voulant la gratifier d'une bise. Andro lui glissa à l'oreille qu'il la trouvait merveilleuse. La jeune femme était aux anges, pour la première fois de sa vie, elle partageait, elle vibrait à l'unisson avec des gens qu'elle venait de rencontrer, et qui constitueraient désormais sa famille de substitution.

La nuit était déjà tombée lorsque le Chef donna le signal, la fête était finie. Tout à chacun participa au nettoyage des tables et de la vaisselle. Octavie donnait les ordres que tous les convives exécutaient sans rechigner.

- Pélagie, il est trop tard pour retourner au bourg. Vous allez dormir à la maison ce soir. Nous prendrons soin de vous, et toi, mon gaillard, dit-elle en s'adressant à Andro, tu iras seul dans ta bannette, chez toi.

- Bien, puisque qu'Octavie me chasse, j'obéirai ! Pélagie, échappons-nous quelques instants dehors. Prenant la main de sa fiancée, ils s'éclipsèrent.

Andro la plaqua contre le mur de granit. Ils échangèrent un long baiser.

- J'ai cru mourir en restant aussi longtemps sans te serrer contre moi !

- Moi aussi, lui répondit-elle, dans un souffle.

Les enfants déboulèrent dehors, faisant une ronde folle, et chantant à tue-tête :

- « ur bouchig, ur bouchig »

- Parler français sinon Pélagie va vous gronder, les prévint Andro en riant.

- « un baiser, un baiser » scandèrent-ils avant de se faire houspiller par leur mère et prier d'aller se coucher.

Andro et Pélagie se retrouvèrent chez Octavie et le Chef. Celui-ci fut prié par sa femme de préparer du tilleul-menthe et surtout de ne pas oublier de mettre de l'eau à chauffer pour remplir les bouillottes. Pendant ce temps, elles s'attelèrent à faire le lit, puis Octavie apporta une de ses chemises de nuit à Pélagie qui la remercia pour sa gentillesse. Souriante, elle positionna le vêtement pelucheux devant elle et esquissa un pas de danse.

- Ce sera parfait ! Merci Octavie.

- Vous ne serez pas bien belle, ma petite, mais elle vous tiendra chaud. Et de toute façon, même vêtue d'un sac de pommes de terre, vous seriez toujours attirante ! ajouta-t-elle d'une voix douce.

Le Chef régnait sur ses gardiens, mais c'était sa femme qui régenterait les familles. A leur retour dans la cuisine, des bols fumants les attendaient. Le Chef et Andro s'entretenaient sur les améliorations qui allaient être mises en œuvre en ce début de nouvelle année. La première rotation de La Velléda devait avoir lieu à la fin du mois de février. Les vacances au phare ne dépendraient plus des marins locaux. Mais l'autre

nouveauté qui enthousiasmait le Chef, c'était l'annonce de la construction d'une tour Temperley. Et il expliquait à grands renforts de gestes le mécanisme de cette tour, qui serait maçonnée au nord du phare. Elle comporterait une poutre inclinée, dotée d'un câble d'acier enroulé au tambour d'un treuil manuel, à la base du phare, pour assurer le levage ou la descente de la charge (matériel ou gardiens). Ainsi, le bateau n'accosterait plus mais au contraire resterait à petite distance du rocher, facilitant les relèves.

- L'embarquement se ferait toujours à Bestrée ? questionna Andro.

- En cas de mer forte lorsque les vents seraient de suroît, Pors Mostrec¹ servirait de port de remplacement. Ceci nous permettrait aussi d'avoir une proximité avec l'équipage, employé comme nous, des Phares et Balises.

- Je suppose que ça permettrait aussi de maintenir le lien avec ceux de Brest !

Les femmes se joignirent à eux et les deux hommes partagèrent diverses anecdotes amusantes qui les firent rire de bon cœur.

Naturellement la conversation se porta sur les préparatifs du mariage.

- N'ayant pas eu d'enfant nous-mêmes, nous serions heureux de vous aider à préparer la fête. Vous pourriez utiliser la grande salle pour le banquet. Je connais la *karabasenn* qui a l'oreille du curé. Pour un petit mariage, la chapelle Saint-Michel à Lescoff serait parfaite. J'oubliais, Pélagie, la *karabasenn* est la bonne du curé.

- J'aime cette idée de petite chapelle. Et toi, Andro ?

- Oui, pourquoi pas, mais il faut que la cloche carillonne à toute volée. Je veux partager notre joie d'être unis avec tout le village.

- Bien, je m'en occupe, répondit Octavie, qui décréta qu'il était l'heure de se coucher. Andro embrassa sa fiancée, remercia ses hôtes et prit congé.

Une fois les bouillottes remplies et emmaillotées d'un linge, chacun regagna sa chambre. Pélagie revivait cette journée mémorable. Allongée sur le dos, douillettement installée sur ses oreillers, les pieds posés sur la bouillotte tiède, elle contemplant, au travers de la fenêtre, un morceau de lune crachotant des nuages vaporeux. Elle aurait voulu prolonger ce moment à l'infini.

Le lendemain matin, après un solide petit déjeuner et les remerciements d'usage, Andro raccompagna Pélagie à son appartement. A peine avaient-ils ouvert la porte d'entrée, que Madame Le Minor leur barra l'accès à l'escalier et ce fut un échange de gros baisers sonores qu'elle déposa sur leurs joues, en leur souhaitant une bonne année. Pélagie saisit l'occasion, pour lui annoncer son projet de mariage en tout début juillet. Elle émit un sifflement et laissa échapper un jet de salive. S'essuyant la bouche d'un revers de main, elle s'exclama :

- Ben, si je m'attendais !

Aussitôt, elle tourna les talons et rentra dans son appartement.

- Curieuse femme, soupira Pélagie. Malgré tout, je pense qu'elle est contente pour nous.

Trois jours plus tard, comme convenu, Pélagie se rendait chez ses tuteurs, en compagnie d'Andro afin qu'ils fassent la connaissance du prétendant de leur pupille.

Autour de la table, la famille Le Maguer était au grand complet. Cousin Georges et Cousine Marguerite, leurs deux fils, leurs épouses et la petite Georgette. Il régnait une ambiance feutrée où l'on pouvait percevoir toute leur curiosité contenue. Pélagie avait craint qu'Andro se trouve mal à l'aise dans cet univers bourgeois et guindé, mais il n'en fut rien. Avec sa bonhomie naturelle, Cousin Georges s'intéressait vraiment à ses propos, posant mille questions sur cet univers maritime que la famille méconnaissait et il y répondait avec clarté et précision. Edouard et Georges Junior semblaient, eux aussi, captivés par les réponses d'Andro. Pélagie observait les trois femmes, sensibles

1 . Embarcadère situé sur la côte nord de la Pointe du Raz.

2 Les bureaux de la hiérarchie étaient situés sur le port de Brest.

au charme de son fiancé et qui s'efforçaient surtout de ne rien laisser paraître, bravant de temps à autre, la bienséance en risquant des regards troublés. Elle s'en voulut de laisser de mauvaises pensées l'envahir, guidées par l'orgueil. Oui, elle, Pélagie Leflem avait un fiancé séduisant, viril. Bien sûr, elle n'avait pas leur fortune, mais elle l'avait, lui, et ces trois femmes l'enviaient. C'était une forme de revanche sur la vie.

Remplie d'une assurance nouvelle, elle osa interrompre la discussion des hommes pour parler de son mariage, qui aurait donc lieu le 5 juillet, à la mairie puis à la chapelle de Plogoff. Le nombre d'invités serait limité. Cousin Georges et sa femme l'assurèrent de leur présence. Cousine Marguerite insista pour lui offrir sa tenue de mariée, l'accompagner et la conseiller. Pélagie viendrait donc à Pâques dans ce but. Lui ne pouvait imaginer Pélagie au bras d'un autre homme pour rejoindre son futur époux devant l'autel. Andro précisa que c'est au côté d'Octavie qu'il ferait son entrée. Les autres membres de la famille s'excusèrent, ils seraient déjà partis à La Baule, où ils résideraient durant la première quinzaine de juillet. Les futurs mariés précisèrent qu'ils seraient également accompagnés par les gardiens de phare et leurs familles. Complices, ils sourirent en précisant que la directrice, Madame Le Minor serait là aussi. Elle avait assisté à leur première rencontre et pour rien au monde n'aurait manqué la cérémonie. Cousine Marguerite s'étonna qu'aucun membre de la famille Calloch ne soit présent. Andro leur répondit simplement que les liens ténus qui le reliaient à sa famille s'étaient distendus au fil des années et qu'au moment de son veuvage, elle ne lui avait apporté aucun soutien.

Après des au-revoir chaleureux qui indiquaient l'acceptation d'Andro dans la famille, les jeunes gens reprirent le train qui les ramenait jusqu'à la gare d'Audierne. Cette visite avait permis à son fiancé de connaître les personnes avec lesquelles elle avait grandi et son cadre de vie. Elle rit beaucoup de l'imitation que fit Andro de son cousin. Elle ne lui connaissait pas encore ce talent !

Pour les fêtes de Pâques, Pélagie rejoignit Quimper, toute excitée à l'idée d'aller choisir sa tenue de mariée. Cousine Marguerite qui comptait dans ses relations proches, Madame et Monsieur Anglaret, les propriétaires des Nouvelles Galeries de la Place Saint-Corentin, avaient organisé leur venue et la vendeuse la plus compétente du magasin avait été priée de recevoir ces deux clientes privilégiées et surtout de veiller à les satisfaire. Mais auparavant, Cousine Marguerite avait insisté pour qu'elles passent par la boutique de la maison Cotto, au 53-54, de la rue Kéréon. Depuis 1845, l'établissement fabriquait, entre autres, des corsets pour dames, mais possédait un étalage fourni de sous-vêtements de qualité. Bien sûr, Pélagie avait une taille fine et marquée, mais sa cousine décréta, tout en rougissant, que les messieurs aimaient ça, et qu'il fallait, le soir des noces, les émoustiller. Elle prononça ces mots, un peu honteux, d'une voix haut perchée, comme si elle avait lâché un juron. Après plusieurs essayages et beaucoup d'hésitation, les deux femmes choisirent un soutien-gorge en batiste blanche et sa culotte assortie, ainsi qu'un corset souple avec des jarretelles. Cousine Marguerite était satisfaite de ses premiers achats, ils seraient livrés à l'Hôtel particulier de la famille. Ensuite, elles se rendirent aux Nouvelles Galeries.

Dès qu'elles s'annoncèrent à l'entrée du magasin, Simone, la première vendeuse arriva à leur rencontre. C'était une femme d'une quarantaine d'années, à la mise impeccable, et très avenante. Cousine Marguerite lui expliqua leurs attentes et elle conduisit les deux femmes au rayon habillement. Comme c'était un second mariage, Pélagie voulait une tenue de ville blanche, légère, car début juillet il ferait beau et chaud. Simone lui fit essayer plusieurs tenues. Son choix s'arrêta sur un ensemble en crêpe blanc, doux et fluide, composé d'une jupe mi-mollet et d'un corsage blanc. Cousine Marguerite insista pour qu'elle prenne également une étole en mousseline de

soie, d'un rose poudré, très léger qui ajoutait une touche élégante à l'ensemble. Par contre, Pélagie fut inflexible dans son refus de porter un voile court. Elle opta pour un chapeau cloche, blanc en paille avec un bandeau bouclé décoratif. Un passage au rayon chaussures et les achats furent terminés. Son choix se porta sur une paire de talons bobines qui complétait harmonieusement sa tenue. Pélagie était très émue par la générosité de Cousine Marguerite, qui coupa court à ses remerciements. Cette journée avait ravivé les souvenirs de son propre mariage et c'est elle qui remercia Pélagie de lui avoir permis de revivre cela.

Andro, quant à lui, était assisté d'Octavie pour choisir les vêtements du grand jour. Suivant ses conseils, ils s'étaient rendus à Pont Croix chez Youenn Lagadec, le tailleur le plus réputé du lieu. Il avait une échoppe, appelée pompeusement « atelier », au sein de laquelle il officiait. Le mur nord de la pièce était couvert d'immenses étagères en bois, sur lesquelles s'alignaient les gros rouleaux d'étoffes. Nul autre que lui n'aurait pu s'y retrouver dans cet amoncellement. Mais, lorsqu'il vous parlait d'une pièce de tissu, tel un oiseau de proie, il fonçait vers elle, et venait disposer le drap sur la table de travail, devant la fenêtre. Youenn travaillait assis en tailleur sur sa table, à 80 cm au-dessus du sol. Là se trouvait plusieurs paires de ciseaux, un mètre ruban, des épingles et aiguilles qui s'agglutinaient sur un énorme aimant, trois grandes boîtes de boutons rangés par couleur, des rubans, du gros grain et de l'extra-fort, des bobines de fils multicolores... Octavie et Andro jetèrent leur dévolu sur une pièce de tissu en laine peignée marine. Youenn conseilla une veste croisée avec un gilet assorti et un pantalon à revers. Sa chemise blanche serait en coton, col cassé et cravate marine. Pour les gants, Octavie décréta qu'il ne fallait pas faire de frais, les gants de mariage du Chef feraient très bien l'affaire.

Pélagie et Andro allaient vivre dans le logement vide qui se situait, pour partie, au-dessus de celui d'Octavie et du Chef. Les hommes avaient chaulé l'ensemble des murs à l'exception de la chambre mansardée, habillée de bois, dont l'accès se faisait grâce à une échelle de meunier. Un petit fenestron, orienté vers l'ouest, offrait une vue panoramique sur l'Île et le Raz de Sein, ainsi que sur l'archipel de Molène, qui égrenait ses îlots sombres et biscornus sur la ligne d'horizon. En la découvrant, Pélagie, éblouie, s'exclama :

- Je suis au paradis ! à chacun de mes réveils, je pourrai contempler l'océan et le ciel, les observer pour percer leurs mystères. J'assisterai aussi au coucher du soleil, s'exclama la jeune femme, pleine d'allant. Ayant la mer pour unique horizon, j'aurai, moi aussi, l'impression de vivre au sommet d'un phare !

- Le soir, tu pourras apprendre à connaître les différents feux, c'est moi qui serai ton instructeur, plaisanta Andro. Tu verras de ta chambre le feu fixe vert du chat, les éclats de la vieille, de Tévénec, du Men Brial et au loin l'Armen. C'est un ballet magnifique !

Peu à peu, la pièce à vivre prenait tournure, Pélagie l'aménageait à sa guise, utilisant ses anciens rideaux et coussins et remplaçant ses quelques meubles. Octavie lui avait donné un ancien miroir et deux chaises, sans propriétaire, que la jeune femme avait rénovés. Le couple avaient acquis une cuisinière, bois et charbon, ainsi qu'un lit bateau en placage d'acajou. Elle avait reçu de la vaisselle en faïence de Lunéville, comme cadeau de mariage de ses tuteurs.

Elle ne comptait plus ses allées-venues entre l'école et la Pointe du Raz. Pour restreindre la fatigue, elle dormait plusieurs nuits par semaine chez Octavie. Il régnait une parfaite entente entre les deux femmes. Cette situation générait de la frustration chez les deux autres épouses de gardien. Leurs griefs n'étaient pas dirigés contre Pélagie qui faisait preuve d'une grande empathie à leur égard. Avant son arrivée, les deux femmes se plaignaient du comportement d'Octavie qu'elles jugeaient souvent trop intrusive, mais aujourd'hui elles souffraient de son indifférence, surtout Marie Louise. Lors de ses deux précédentes grossesses, Octavie l'avait déchargée de nombreuses tâches ménagères pénibles, avait veillé sur ses enfants, ainsi qu'à son bien-être. Obnubilée par les préparatifs du mariage, elle se désintéressait de la future mère, ignorant sa démarche pesante et la lourdeur de sa silhouette au ventre bombé. Elle s'était confiée à son mari Louis, le faisant promettre d'en parler au Chef.

À la fin Juin, Pélagie avait fait ses adieux aux élèves dont les rangs se clairsemaient en raison des travaux de fenaison qui réclamaient leur présence.

En septembre, dans une petite salle du quartier des gardiens, elle occuperait ses matinées à instruire les deux petits Le Fol et essaierait d'apprendre à lire et écrire à Lomig, le plus jeune fils, déficient, de la fratrie Donnart. Pélagie se réjouissait à l'idée d'instruire ces enfants. Au départ, elle avait choisi ce métier par nécessité, mais très vite elle l'avait aimé. Madame le Minor, toujours aussi théâtrale, avait versé une larme, gloussant un vague « à la prochaine » en agitant la main lorsque la jeune institutrice s'éloigna dans la charrette transportant ses dernières affaires. L'été promettait d'être long dans ce bâtiment où une fois encore la directrice allait être confrontée à cette solitude qu'elle ne dompterait jamais. Elle savait que ce soir elle boirait un verre, peut-être même deux, pour tenter d'oublier que son isolement n'était pas ce lit de cendres dont le goût amer lui tapissait la bouche. Elle se morigéna d'être à ce point envieuse.

Pélagie devait peaufiner les derniers détails avant la cérémonie. Le jour précédent le mariage, le couple devrait se rendre à Audierne chez Pierre Le Goff, le seul photographe du secteur. Ensemble, ils avaient choisi la toile du décor afin que celle-ci soit installée avant leur venue. Ils devaient poser devant les drapés d'une tenture, à côté d'une sellette où étaient disposées des branches de lilas. La mise en scène

épurée correspondait à l'atmosphère de simplicité et d'élégance que les futurs mariés recherchaient.

Youenn, le tailleur, se déplacerait de Pont-Croix pour habiller le marié et si besoin, faire une toute dernière retouche. Pélagie serait assistée par Octavie pour ses préparatifs. Il fut convenu qu'une nièce du photographe coifferait les mariés, selon les habitudes de la maison Le Goff. Pélagie, portant son chapeau cloche, voulait de simples bouclettes pour adoucir l'ovale de son visage. La grande originalité de son bouquet résidait dans le mélange d'ombelles de fenouil dont le jaune-vert, se mélangeait subtilement à de petites roses blanches, dans un bouillonnement de tulle blanc.

Les quatre femmes de gardiens se rendirent également à la chapelle Saint-Michel pour fleurir le grand autel de la chapelle. Lors de la messe de mariage, les familles avoisinantes offraient traditionnellement à cette période de l'année des arums blancs, symbole d'amour et de pureté, que la future mariée et les femmes de la famille disposaient aux pieds des statuts des saints protecteurs et des ex-voto.

Le mariage civil, à la mairie de Plogoff, eut lieu au retour d'Audierne. Octavie fut le témoin d'Andro et Madame Le Minor celui de Pélagie. Officiellement, ils étaient mariés, le Maire leur avait remis le livret de famille. Mais pour les gens, c'était la cérémonie religieuse qui matérialisait l'union entre Pélagie et Andro.

Ce 5 juillet 1932, dès le petit matin, chacun pouvait sentir la touffeur orageuse qui croissait, suivant la trajectoire du soleil. Bien que ce fût une journée de mariage, en son for intérieur, chaque invité souhaitait que les quelques nuages noirs qui se disputaient l'horizon avec le bleu du ciel, arrivent jusqu'à eux et se transforment en orage salvateur. La chaleur était difficilement supportable en temps normal. Engoncés dans leurs vêtements du dimanche, aux étoffes trop épaisses, les invités ne pouvaient pas se permettre d'être débraillés en défaisant les premiers boutons de leur col. Gorgés de transpiration, ils vivaient un mauvais moment. De plus, la plupart avait troqué leurs sabots de bois pour des chaussures étroites et rigides augmentant leur mal être.

La veille, après le mariage civil, Pélagie s'était rendue à l'Hôtel de la baie des Trépassés où ses tuteurs avaient réservé deux chambres. Leur arrivée en Peugeot 201, noire et rouge, fit sensation auprès du personnel de l'Hôtel. Cousin Georges pesta contre le délabrement des routes, lui qui avait pris la peine de choisir un itinéraire par la voie romaine, réputée pour la largeur et le relatif bon état de la chaussée, avait dû faire appel à sa grande dextérité pour éviter les ornières. La discussion du diner fut entièrement tournée vers la journée du lendemain. Tous trois se levèrent à 8 heures du matin et prirent un petit déjeuner, frugal pour les femmes, contrairement à oncle Georges qui ne bouda pas son plaisir en dégustant du délicieux pain noir et du beurre salé. Il décida d'explorer la plage et ses environs pendant les préparatifs des femmes et il voulait surtout mettre à profit cette parenthèse pour fumer à son aise. Cousine Marguerite ouvrit en grand les fenêtres pour profiter de la fraîcheur relative du petit matin. Elle vérifia la parfaite tenue de sa pupille, positionna son chapeau, enroulant autour de son doigt les petites mèches qui s'en échappaient, pour figoler sa coiffure. Cousine Marguerite était vêtue d'une robe violette à motifs noirs et fleuris. Elle couvrit sa chevelure d'une mantille en dentelle de soie noire. Pour l'office, malgré la chaleur, elle porterait sa veste, car une femme de son statut social ne pouvait pénétrer dans la chapelle les bras en partie nus. A 10 heures 30, Oncle Georges vint toquer à la porte annonçant le départ. Coiffé d'un chapeau mou, il arborait un luxueux costume, sa pince de cravate en or, ornée d'un saphir, affichait son aisance matérielle.

- Tu es magnifique, Pélagie, s'exclama-t-il. Tu ressembles tellement à ta mère !

Le léger chevrottement de sa voix laissait transparaître son émotion.

- En voiture, Mesdames, dit-il.

Il contourna le véhicule et aida sa femme et Pélagie à s'installer sur les sièges en cuir. Il sortit son grand mouchoir blanc pour essuyer son front où perlaient des grosses gouttes de sueur, puis démarra.

La voiture peina à monter la côte du versant de la vallée menant à Lescoff. L'étroitesse de la route les obligea à terminer les cent derniers mètres à pied. Une bande de badauds piaillards et chahuteurs, faisant une ronde autour du trio, les escorta jusqu'à la chapelle.

Un peu avant 11 heures, Andro descendit d'un char à banc en compagnie d'Octavie et du Chef. Les deux époux avaient fière allure ! Elle portait un tailleur cintré et lui, un costume taillé dans la même étoffe. Elle dissimulait en partie sa chevelure permanentée pour l'occasion sous un gracieux petit bibi dont la voilette lui couvrait le visage. Ses hauts talons, qu'elle avait assortis à la couleur de son sac à main, lui donnaient une silhouette plus élancée. Son bras glissé sous celui d'Andro, elle jubilait. Lorsqu'ils traversèrent l'allée centrale jusqu'à l'autel, elle se délecta du murmure d'admiration que suscita leur apparition. Elle se rendit compte combien l'homme à son bras exerçait une attraction sur les femmes. Lorsqu'ils arrivèrent près de son fauteuil, il s'inclina et lui baisa la main en la remerciant. Octavie rougit de plaisir et alla se positionner près du Chef au premier rang. Fanch et Suzanne Donnart, juste derrière eux, essayaient de maintenir un semblant d'ordre, car les quatre garçons, incommodés par la chaleur, se chamaillaient dans un joyeux brouhaha. Marie-Luce Le Fol et ses deux enfants s'étaient installés derrière eux. Sa grossesse rendait la chaleur estivale très difficile à supporter. Des images de son mariage lui revenaient en tête et lui donnaient envie de pleurer. Elle était là, aujourd'hui, seule, énorme, les jambes gonflées, deux enfants remuants à ses côtés, sans son mari qui était au phare. Cousin Georges escorta d'abord Marguerite qui s'installa au premier rang, à côté d'Octavie et de Madame Le Minor qui la saluèrent d'un hochement de tête. Il sortit de la Chapelle pour faire son entrée avec la mariée. La chapelle ne disposait pas d'un harmonium, aussi un sonneur de bombarde avait pris place et dans une envolée de notes, renforcée par le carillonnement joyeux de la cloche, il accompagna le couple jusqu'au fauteuil où attendait le marié.

- Pélagie chérie, tu es la plus belle de toutes les femmes ! Je suis heureux d'être ton époux, lui murmura Andro.

- Andro, je ne sais pas si je suis la plus belle des femmes, mais je suis sans nul doute la plus heureuse ! répliqua Pélagie.

Quelques instants plus tard, le prêtre et deux enfants de chœur sortirent de la sacristie et la cérémonie de mariage commença.

Comme à l'accoutumée, plusieurs bigotes avaient pris place dans la travée de gauche, égrenant leur chapelet aux gros grains de buis. Elles furent rejointes par le bedeau à qui incombait la tâche de faire sonner la cloche, en début et en fin d'office et de faire la quête. Quelques femmes du village, les plus pieuses, avaient bravé leur timidité en venant s'agenouiller sur le banc du fond de la Chapelle, pour pouvoir participer à la communion. La messe fut suivie avec ferveur, les chants furent entonnés dans une allégresse générale. Monsieur le Curé fit un sermon sur les devoirs respectifs des époux.

Pélagie et Andro sortirent de la Chapelle, suivis du cortège de leurs invités. Comme le voulait la coutume, une grande partie des femmes de la commune était venue voir la sortie de l'église, les distractions étaient rares et de voir du beau monde comme aujourd'hui, valait le déplacement. Les enfants jouaient des coudes pour atteindre

Cousine Marguerite qui avait prévu une quantité substantielle de piécettes qu'elle distribuait aux petits avec le geste sûr de la personne habituée à faire l'aumône. Un peu en retrait, elle aperçut Jean Danzé. C'était une gueule cassée de la dernière guerre. La partie droite de sa mâchoire ainsi que sa pommette avaient été partiellement arrachées par des éclats d'obus. Le pauvre homme, qui arrivait difficilement à se faire comprendre, vivait de la générosité publique. Cousine Marguerite demanda à son mari de l'accompagner et ils donnèrent leur plus gros billet à Jean. Habitué à recevoir des pièces, il ne put retenir son émotion, de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux inexpressifs et il fut pris de tremblements. Cousin Georges lui glissa quelques mots à l'oreille et lui donna une accolade. L'homme remercia une dernière fois et s'éloigna discrètement en claudiquant. Pendant ce temps, tout un chacun embrassa les jeunes mariés, leur souhaitant une longue vie heureuse et prospère, entourés de leurs futurs enfants. Octavie proposa de mener le cortège des invités jusqu'aux logements des gardiens. Cousine Marguerite se joignit à elle, laissant Marie Luce occuper sa place dans la voiture. La femme fût comblée par cette attention, elle n'était jamais montée dans un aussi luxueux véhicule.

Le cortège, composé d'une vingtaine de personnes, s'ébranla, devancé par le sonneur de bombarde qui entonna une série de gwerziou bretonnes qui étaient reprises en chœur par le cortège. Les cols de chemise commençaient à s'ouvrir, les chapeaux étaient retirés tant la chaleur était intense. Le ciel, d'un noir d'encre, menaçait de déverser son fiel. Un énorme éclair le zébra, et de grosses gouttes commencèrent à tomber alors qu'ils arrivaient à proximité des maisons. Les femmes protégeaient leur chevelure à l'aide de leur sac à main et tous se mirent à courir pour franchir les derniers mètres dans de francs éclats de rire. Ils se retrouvèrent dans la grande salle où serait servi le repas. L'air était rempli de délicieux fumets qui mirent les convives en appétit. Trois femmes du village voisin avaient accepté de faire le service et la vaisselle. Elles servirent du chouchen aux hommes et du Cinzano pour les femmes afin de trinquer à la santé des mariés. Octavie n'avait pas oublié les enfants, elle leur avait préparé de la piquette, un mélange d'eau sucrée, de citron et de levure du boulanger qu'elle avait laissé macérer avant de le filtrer. Ce liquide pétillant faisait la joie des petits qui en réclamaient lors des fêtes. Les conversations allaient bon train. Pélagie et Andro prenaient soin de converser avec toutes les personnes présentes. Puis on passa à table. Le repas commença par le fameux Coste penn ainsi que des charcuteries variées, proposées avec de grandes tranches de pain. Pour matérialiser l'abondance, les plats étaient passés deux fois, et de nombreux hommes se resservirent, remplissant leurs verres de vin rouge. Le sonneur entonna une gavotte et les invités se lancèrent joyeusement dans la danse. Lorsque les plats de lieu jaune et les bols de mayonnaise furent posés sur les tables, les danseurs s'assirent avec empressement pour déguster ce met succulent. Le ton des conversations allait crescendo avec l'absorption du vin. Les hommes s'autorisaient à présent quelques blagues égrillardes que les femmes feignaient de ne pas entendre. Puis Louis Le Fol s'empara de son accordéon et les mariés s'élancèrent dans une valse endiablée, encouragés par les vivats. Très vite, ils durent s'arrêter tant la fraîcheur apportée par l'orage avait laissé place à une atmosphère étouffante. Les plats de rôtis remplacèrent le poisson, les hommes mangeaient toujours avec appétit tandis que les femmes pignochaient. Les enfants qui avaient déserté la table pour sortir jouer dans l'enceinte des logements, avaient conspiré pour inciter Lomig à jeter une pierre contre la fenêtre dont le carreau vola en éclats. Octavie s'occupa de mettre de l'ordre, les conspirateurs furent tirés par l'oreille, mis au piquet et priés de compter jusqu'à 200. Lomig lui adressa un sourire et lui caressa la joue. Puis, il dit :

- Tavie, faire bêtise, pas esprès.

Octavie, comme à son habitude fondit et lui fit un gros baiser sur la joue.

- Disparais, allez, va jouer avec les petits et ne recommence pas !

Pendant ce temps, Suzanne avait ramassé les débris. Pélagie se sentit fière de partager le quotidien de ces femmes bienveillantes qui protégeaient Lomig.

La conversation des hommes ne s'était même pas interrompue. Puis, la table fut débarrassée et dressée pour le dessert. Des jattes de riz au lait et du *laezh trenk*, sorte de yaourt local, furent déposées sur les tables. Immédiatement les enfants revinrent à table pour avaler goulûment ces mets de fête.

Puis les digestifs et les liqueurs furent servis aux convives. L'assemblée trinqua une nouvelle fois au bonheur des mariés. Les hommes faisaient tourner les alcools dans leur bouche avant de les avaler en de bruyantes goulées, contrairement aux femmes qui sirotaient leur boisson en y trempant des biscuits à la cuillère.

Il fut décidé d'aller chercher un peu de fraîcheur en marchant jusqu'au bout de la Pointe. Le temps était si clair que les distances étaient faussées. L'île de Sein ne paraissait plus qu'à quelques encâblures du continent. Les silhouettes des maisons, blotties les unes contre les autres, montraient à quel point la vie était rude. La survie des habitants était basée sur une solidarité nécessaire. Une multitude de barques et de bateaux, aux voiles colorées, donnait l'illusion de se frôler, alors que les barreurs maintenaient leur gouvernail pour suivre leur cap. Les courants faisaient naître des traînées d'un bleu vert profond qui donnaient naissance à des vaguelettes d'une blancheur laiteuse animant le flot uniformément outremer. Des goélands rasaient l'eau à la recherche de leur pitance, déchirant l'air de leurs cris stridents. Oncle Georges et Cousine Marguerite furent saisis par la beauté du vol d'un couple de Fou de Bassan, au plumage d'un blanc éclatant. Ils s'exclamèrent lorsque l'un d'eux se laissa tomber à grande vitesse, comme une pierre, pour fendre l'eau et disparaître, le temps d'attraper un poisson repéré en vol, à une trentaine de mètres au-dessus de la surface de l'océan. Dans ces eaux poissonneuses, les oiseaux de mer étaient abondants et de nombreux pêcheurs savaient interpréter leur comportement pour localiser les bancs de poissons. Sur le Gorle Greiz, rocher détaché de la pointe, une colonie de cormorans huppés, immobiles, se prélassait les ailes déployées, séchant leurs plumes noires d'encre au soleil.

- Ma chère Pélagie, si le paradis existe, déclara Oncle Georges, il doit ressembler à ce bout de terre. Sois consciente, mon enfant, de toute la beauté qui t'entoure.

Pélagie lui sourit :

- Tu as raison, Oncle Georges, ce lieu est unique.

- Attention, l'hiver n'est pas de tout repos, précisa le Chef. La rudesse des tempêtes nous fait vivre des moments difficiles.

Oncle Georges hocha la tête et se tourna vers Andro :

- Tu travailles donc sur ce bout de rocher ! Ton phare ressemble à un donjon. Lorsque tu nous as parlé de ton métier, lors de votre visite à Quimper, je n'avais pas imaginé un lieu aussi rude, aussi sauvage et exerçant une telle fascination.

- Voilà pourquoi nous y sommes aussi attachés, répondit le Chef. Lors de tempêtes comme par temps calme, nous assurons la sécurité du trafic dans les parages. D'ailleurs, les pêcheurs viennent régulièrement nous apporter une godaille. Et si nous avons besoin de communiquer avec la famille, ils jouent volontiers les messagers.

- Pour cuisiner le poisson, il n'y a pas mieux qu'un gardien ! Le chef cuisine une daube de vieilles comme personne ! ajouta Andro.

- Et la vieille, ce n'est pas moi ! plaisanta Octavie.

- Octavie ! gronda gentiment le Chef, tu es notre phare, à terre. Sans toi, nous serions perdus.

- Déplaçons-nous, nous verrons mieux la pointe du Van et la Chapelle Saint They. Marguerite et Georges, vous seriez impressionnés par ce petit édifice si simple, si dépouillé. Il existe dans ce lieu une grande ferveur, lors du pardon et de la bénédiction de la mer qui ont lieu le premier dimanche de juillet. Il paraîtrait que la cloche sonne pour avertir les bateaux de la proximité de la côte. Mais le Chef vous dira que son phare est plus efficace et la technologie plus fiable que les voix du seigneur ! ajouta Octavie.

Il était maintenant 19 heures. Bras dessus bras dessous, ils s'en retournèrent à la salle, déguster la traditionnelle soupe à l'oignon, servie le soir de la noce. Et pour ceux qui avaient encore faim les restes du banquet leur seraient proposés. Les nappes avaient été changées et le couvert dressé. Marie Luce et ses deux petits avaient mis ce temps à profit pour faire la sieste. Pour la première fois de la journée, la jeune femme semblait plus détendue. Le repas se déroula dans la bonne humeur, émaillé de chansons, d'anecdotes et de quelques danses, au son de l'accordéon. Pélagie offrit son bouquet à Marie Louise qui lui sauta au cou, heureuse, oubliant un instant les tracasseries de sa grossesse. Après avoir salué les invités, remercié Octavie et le Chef, donné rendez-vous pour le lendemain, le couple Le Maguer et les nouveaux mariés prirent la voiture pour rejoindre l'Hôtel où deux chambres les attendaient pour la nuit. Pélagie et Andro se tenaient serrés sur la banquette arrière, impatients de rejoindre l'intimité de leur chambre et de passer leur première nuit d'époux. Arrivés à destination, Cousin Georges entoura de son bras les épaules d'Andro puis lui fit une tape amicale dans le dos. Cousine Marguerite, étreignit Pélagie, en lui souhaitant une belle nuit. Elle chuchota à son oreille :

- Soit heureuse, ma grande !

Avançant le prétexte de fumer une dernière cigarette, les *Le Maguer* se mirent à marcher vers la plage, laissant les mariés à leur désir. Andro porta Pélagie pour franchir le seuil de la porte, puis ils regagnèrent leur chambre. Aussitôt la porte refermée, ils s'étreignirent avec passion, prélude à la longue nuit dont ils avaient si souvent rêvé.

Le lendemain matin, Georges et Marguerite terminaient leur petit déjeuner lorsque les jeunes mariés les rejoignirent. Oncle Georges se leva pour les accueillir et ajouta taquin :

- A voir vos visages radieux, cette nuit fut belle, n'est-ce pas !

- Georges ! Voyons ! répliqua Cousine Marguerite. Parfois, tu me désespères !

- Tout va bien, ma cousine ! Oui, nous sommes au comble du bonheur, ajouta Andro.

Ils se remémorèrent les bons moments de la veille. Aujourd'hui, tous allaient se retrouver à 13 heures pour partager un repas servi au restaurant de l'Hôtel. Georges avait proposé d'aller en voiture chercher Marie- Louise, Octavie et Madame Le Minor qui avaient dormi chez le gardien chef.

Les invités n'ayant jamais déjeuné dans un restaurant étaient majoritaires et ils manifestaient de l'embarras et de la curiosité. Georges et Marguerite, joviaux, accueillirent leurs convives et tentèrent de les mettre à l'aise.

Le repas touchait à sa fin, la bonne humeur régnait, lorsque Marie-Luce laissa échapper un cri rauque en se tenant le ventre. Instantanément, le silence se fit.

- Marie-Luce, qu'est-ce qui se passe ? Tu as mal quelque part ? demanda Octavie inquiète.

- Je crois que c'est le bébé, j'ai des contractions fortes ! répondit Marie-Luce.

- A combien es-tu ?

- Huit mois.

- « Ma doué » ! Je vais t'examiner dans une chambre, décida Octavie, après on verra !

Octavie et Cousine Marguerite installèrent la jeune mère dans un lit alors que cette dernière ahanait de douleur. Georges, accompagné de Suzanne Donnart, avait été missionné pour aller chercher la sage-femme au bourg de Plogoff.

Octavie examina Marie Luce.

- Vite, Marguerite, la tête est déjà là ! Fais bouillir de l'eau et apporte-moi des linges blancs. Maintenant l'escalier ressemblait à une ruche. Chacun venait aux nouvelles. De grosses gouttes de sueur roulaient sur le front de la future mère qui réclama la présence de Pélagie qui vint la reconforter. Madame Le Minor avait été déléguée pour occuper les enfants sur la plage. Les hommes avaient déserté la table pour aller fumer, en faisant les cent pas pour tromper le temps.

La sage-femme arriva enfin. Elle fit le point avant de prendre les choses en main. Marie Luce souffrait et poussait à chaque contraction, encouragée par les propos affectueux des femmes. Une dizaine de minutes plus tard, une petite fille poussait son premier cri. Pélagie aida à s'occuper du bébé, fascinée par ce nouvel être si vigoureux. La sage-femme s'occupait de Marie-Luce.

- Avez-vous pensé à un prénom pour la belle demoiselle ? lança-t-elle pour distraire la jeune mère.

- Ce sera Marguerite, Octavie Le Fol. Louis avait raison, à la forme de mon ventre, il avait prédit une fille. C'est bien moins de souci qu'un garçon. Elle a simplement à trouver un bon mari comme son père, répondit-elle.

Malgré l'énergie puisée en elle pour mettre au monde son enfant, Marie Luce semblait très heureuse d'accueillir sa fille. La sage-femme lui posa Marguerite dans les bras. Elle embrassa le duvet de son crâne avec une grande douceur et elle la mit au sein immédiatement. A cet instant, Pélagie rêvassa au moment où, elle aussi, tiendrait son premier nourrisson dans ses bras, avec Andro à ses côtés. Son ressenti était mitigé, car elle était un peu effrayée par l'intensité de l'accouchement, mais l'envie d'être mère était aussi très forte.

Très vite, les bouteilles firent leur apparition et une nouvelle fois, tous trinquèrent à la santé de la jeune mère et souhaitèrent une longue vie à la petite Marguerite. La deuxième tournée fut bue à la santé de Louis, qui était de garde au phare. La maman et le bébé se reposeraient dans la chambre, car les hôteliers tenaient à offrir le gîte et le couvert pendant deux ou trois jours. Octavie s'occuperait de Charles et Isabelle, tandis que le Chef irait à Bestrée pour charger un patron pêcheur d'annoncer la nouvelle à Louis. Après cette journée si riche en émotion, Cousin Georges accompagna Madame Le Minor, Octavie et le Chef jusqu'à leur logement.

La joyeuse troupe des plus jeunes s'éparpilla, grimpant la côte à pied pour atteindre Lescoff.

Quelques jours plus tard, le quartier des gardiens avait retrouvé son calme. Pélagie et Andro découvraient la vie à deux. Ils étaient ivres du bonheur de tout partager, la tête pleine de projets, rêvant leur avenir commun dans leur mansarde ouverte à la douce chaleur des nuits d'été. La pénombre, régulièrement zébrée d'étoiles filantes, leur offrait l'occasion de faire des vœux.

L'été laissa sa place à un automne maussade. Andro s'absentait tous les quinze jours pour une période de trois semaines de garde au phare. En fin de journée, Pélagie se rendait jusqu'au bout de la pointe, agitait ses bras, faisant de grands moulinets, et de son rocher, Andro répondait à ses saluts. Les autres membres de la communauté se moquaient avec beaucoup de tendresse des amoureux.

Avec l'aide d'Octavie, l'ancienne institutrice installa une petite salle de classe dans une pièce vacante. Très rapidement, Isabelle et Charles se montrèrent habiles. Les propositions de coloriages, de découpages ou de collages les ravissaient toujours. Ils adoraient les comptines qu'ils apprenaient avec une grande facilité. Lomig avait vraiment de très grosses difficultés, aussi Pélagie décida de lui coudre un mannequin en chiffon qu'il appela « BIBI » et qu'il habillait, énumérant de sa voix saccadée les habits aux couleurs différentes qu'il lui enfilait. A Noël, il sut reconnaître les différentes teintes et les noms des vêtements. Elle put donc s'attacher à d'autres notions élémentaires sachant que l'écriture serait inaccessible pour lui.

À la demande des habitants des hameaux voisins, la jeune femme rédigeait des courriers administratifs aux organismes officiels, faisant l'admiration d'une population pour la plupart analphabètes ou incultes. En retour, elle recevait des œufs, des légumes ou fruits du moment. Pour elle, c'était le bonheur simple d'aider et de se sentir utile.

Début décembre, Pélagie commença à ressentir les premières nausées annonciatrices d'une probable grossesse qui se confirma lorsqu'en enlevant sa chemise elle remarqua de petites auréoles de liquide, au niveau de ses seins. Elle était heureuse et impatiente de l'annoncer à Andro, qui accueillit la nouvelle avec émotion. Toute à sa joie, Pélagie ne remarqua pas la lueur d'angoisse fugace qui obscurcit son regard. Le traumatisme de la perte de sa première épouse et de son enfant était toujours là. Pélagie apprit la nouvelle à Octavie, la priant d'attendre que les trois premiers mois soient passés. Le risque de fausse couche diminuant, la jeune femme était emplie d'une ardeur nouvelle et d'une joie de vivre décuplée.

La fin de cette année 1932 se termina donc gaiement avec l'annonce de ce nouvel enfant qui viendrait agrandir la communauté des gardiens.

Cet après-midi de fin mars 1933, Pélagie, le ventre bien rond, dominait ses peurs en poussant la grille du cimetière du bourg. Elle se rendait sur la sépulture de l'enfant pour y déposer un gros bouquet de jonquilles. La future mère frissonna. Deux mois s'étaient écoulés depuis le drame et pourtant le cri de bête qui avait déchiré cette fin de nuit de janvier, resterait à jamais présent dans sa mémoire. Marie-Luce, étonnée de ne pas entendre son bébé gigoter comme tous les matins, avait tendu le bras vers le berceau de la petite Marguerite. Le corps de l'enfant était déjà glacé.

Les autres adultes, hébétés, sortirent de leur logement pour aller toquer chez Marie-Luce qui, après de longues minutes, vint ouvrir. Un ruisseau de larmes coulait sur ses joues. Son teint était livide. Sa longue chemise de nuit blanche, déboutonnée en partie, laissait voir ses seins gonflés, gorgés de lait. Des mèches hirsutes s'échappaient de la natte qu'elle avait tressée la veille au soir, accentuant son aspect fantomatique. Dans un souffle, elle murmura :

- Marguerite est morte !

Et ses sanglots reprirent. Elle retourna dans la chambre, suivie des femmes qui la virent prendre son bébé à bout de bras et le secouer frénétiquement. Octavie trouva les mots apaisants pour que la mère lâche le corps de sa fille afin qu'elle puisse le prendre. Son pouce traça une croix sur le front de l'enfant, puis elle serra le petit corps inerte contre sa poitrine, comme une ultime tentative pour lui insuffler la vie, ravalant le cri qui montait de ses entrailles. Doucement, elle déposa Marguerite sur le lit et retrouvant la maîtrise d'elle-même, elle ordonna :

- Suzanne va faire du café, et occupe-toi des grands. Toi, Pélagie va prendre le flacon de laudanum dans mon placard. Dis à Louis Douguet d'aller chercher le curé au bourg et de trouver un canot à Bestrée pour aller chercher Louis et le remplacer au phare.

Puis, Octavie chassa tout le monde de la pièce pour procéder à l'ultime toilette de l'enfant à qui elle mit son bonnet et sa robe de baptême. A ce moment-là, Octavie laissa libre cours à son chagrin. Elle revivait la cérémonie de son baptême, le petit visage poupin enserré dans son bonnet de dentelle blanche, qui laissait échapper de petites boucles rebelles, ses grands yeux bleus qui ne quittaient pas sa mère du regard.

Elle retourna chez elle pour prendre des draps blancs qui furent tendus sur les murs de la salle à manger masquant également la fenêtre. Elle glissa un chapelet aux grains blancs sur les mains et la poitrine de Marguerite. Dans un angle de la salle à manger, la dépouille fut exposée sur la table drapée de blanc. Octavie déposa un dernier baiser sur son front, et profita de ses dernières minutes d'intimité pour lui dire au revoir, en lui chantant une dernière berceuse. Sur une petite tablette, un crucifix entouré de deux chandeliers ainsi qu'une assiette emplie d'eau de Lourdes et un rameau, furent disposés afin que les gens puissent bénir l'enfant.

Ces deux journées, tous le vécurent comme un mauvais rêve. Louis et Marie Luce était effondrés, mais réconfortaient leurs deux aînés, cherchant un apaisement dans les prières. Ils reçurent de la part des villageois, de la compassion et du soutien. Le Chef et Octavie s'occupèrent de toute l'organisation.

Le moment qui avait bouleversé Pélagie fut celui où le cortège funèbre se dirigea de l'église vers le cimetière. Louis portait dans ses bras ce petit cercueil où reposait son enfant. Enfermé dans sa douleur, il semblait vouloir retenir Marguerite quelques instants encore. Pourtant il savait que la mort leur avait pris l'enfant, qu'elle était encore une fois victorieuse. Mais ce père aimant garderait dans son cœur l'image radieuse de sa fille. Il y songerait avec une grande douceur et à ce moment-là, c'est lui qui triompherait. C'était sa façon de continuer à vivre sans elle. Marie-Luce marchait derrière, tête baissée, tenant ses deux aînés par la main. Ses yeux rougis étaient taris

de larmes. La petite voilette de son chapeau n'arrivait pas à masquer les stigmates de la douleur, qui ravageait son visage. Combien de fois lui avait-on répété que des enfants, elle en aurait d'autres. Mais qui pouvait mesurer le manque ? Comme tous les parents d'enfant décédé, les deux époux ne porteraient pas le grand deuil. Dans les six mois à venir, Marie-Luce porterait du noir, du gris, du mauve ou du blanc. Son calme apparent n'était que le résultat de la prise de médicaments. Les enfants arboraient une mine grave, conscients de la détresse de leurs parents, ne comprenant pas pourquoi Marguerite était partie toute seule au ciel. Andro et Pélagie suivaient le cortège, serrés l'un contre l'autre. Andro fulminait trouvant que la mort se gavait de trop de jeunes femmes et de nourrissons. Des frissons le parcoururent. Intérieurement, mâchoires serrées, il implora pour que la vie soit la plus forte et que Pélagie et leur enfant restent auprès de lui. La jeune femme, les mains enfoncées dans les poches de son manteau, touchait régulièrement son ventre. Elle avait peur. Les deux dernières nuits, le sommeil l'avait fuie. Quand elle avait sombré, ce furent d'atroces cauchemars insensés et violents qui la réveillaient, haletante, parvenant difficilement à se calmer.

Avec la venue du printemps, Pélagie commença à se sentir mieux. La promesse de vie se faisait plus présente en elle. La renaissance de la nature, son énergie palpable, firent qu'elle laissa ses peurs derrière elle. Son caractère volontaire eut raison des fantômes domestiques qu'elle traînait derrière elle.

Par la lucarne de sa chambre, elle observa un couple d'hirondelles consolider son ancien nid sous le rebord du toit du bâtiment voisin. Le ballet constitué par leur va-et-vient était gracieux, tantôt noir aux reflets métalliques, tantôt blanc. La couvaison dura environ deux semaines où seule la tête de l'oiseau dépassait du nid. Puis ce fut l'interminable nourrissage des oisillons qui mobilisa les parents du lever au coucher du soleil. Pélagie adorait observer la précision de leur vol lorsqu'ils gobaient les insectes, à destination des becs béants, continuellement affamés des hirondeaux. Cette ode à la vie la requinqua définitivement et lui permit de reprendre le cours de la sienne d'autant plus qu'au mois d'avril Marie Luce lui annonça la forte probabilité d'une grossesse, osant à peine croire au retour de la félicité.

Lorsqu'Andro était au phare, Pélagie faisait quotidiennement une promenade matinale sur le sentier sud qui borde la pointe. La future mère marchait jusqu'au bosquet de cyprès chétifs, dentelés par le sel des embruns et qui marquait l'entrée du village de Lescoff. Au chant de l'alouette, à l'est, le ciel se parait des premières lueurs du jour. Elle adorait contempler l'étendue de l'océan qui luisait comme la banquise cristalline de l'aube, troublée seulement par la masse sombre de navires patauds. A ce moment, elle s'arrêtait, caressait son ventre pour transmettre à l'enfant cette force qu'elle tirait de sa communion avec les éléments. Dans son for intérieur, elle espérait une fille qu'elle pensait plus réceptive à ces ressentis.

Ce matin-là, Pélagie était sur le chemin du retour. Elle formait un charmant tableau, ressemblant à une madone aux formes généreuses, auréolée de la lumière naissante du jour. Elle chantonnait. Elle ne reconnut pas tout de suite la silhouette d'Andro qui déboucha sur le sentier. Après un moment de surprise, elle se précipita, maladroitement, boitillante, pour se jeter dans les bras de son époux. Ce fut leur première fâcherie. Il resta glacial, la repoussant sans ménagement.

- Pélagie, c'est insensé ! Tu es enceinte, presque au terme et je te retrouve sur le sentier à te balader, au lieu d'être sagement couchée à la maison ! Je t'ai défendue et j'ai écarté les sarcasmes de ceux qui te trouvent marginale. Je comprends les ragots qui sont colportés à ton sujet. Tu n'es pas sans savoir que les autres femmes ne se promènent que le dimanche. Toi, on le tolère parce que tu es instruite et de la ville, mais enceinte jusqu'aux yeux, personne ne peut le comprendre.

Ses bras tombèrent le long de son corps et aucun son ne sortit de sa bouche. Puis, elle protesta :

- Mais Andro, je suis en pleine santé et la marche me fait du bien. Pourquoi devrais-je cesser de le faire ?

- La place d'une femme enceinte de huit mois et plus, n'est pas sur les chemins. Je te l'interdis, tu m'entends ? Es-tu irresponsable à ce point ?

Pour seule réponse, elle haussa les épaules. Ils cheminèrent l'un derrière l'autre sur le sentier, sans échanger un seul mot.

Puis, ne supportant plus le mutisme d'andro, Pélagie lui dit :

- Andro, s'il-te-plaît ne soit pas fâché ! Promis je ne marcherai plus de bon matin. J'en profite car après le bébé me prendra tout mon temps.

Touché par sa supplique, il lui ouvrit les bras et elle s'y réfugia.

Deux semaines plus tard, Pélagie ressentit les premières contractions qui la surprisent par leur intensité. Elle alla voir Octavie qui lui confirma qu'elle allait accoucher. Andro fut expédié au bourg de Plogoff chercher la sage-femme, tandis qu'Octavie préparait le nécessaire pour l'accouchement. Les contractions devenaient de plus en plus intenses et rapprochées. Pélagie, malgré sa résistance à la douleur, finissait par laisser échapper des cris. Suzanne et Marie Luce, assises à son chevet, veillaient à lui essuyer le front, paré d'un diadème de perles de sueur. Ces dernières redressaient ou déplaçaient les oreillers pour tenter de trouver une position où la douleur serait moins intense. Enfin la sage-femme arriva. Pélagie fut soulagée de voir cette femme de grande expérience auprès d'elle.

- Bonjour, mon petit, dit-elle affectueusement, ayez confiance, tout va bien se passer.

- Et Andro ? questionna Pélagie.

- Dans ce cas, les hommes ne nous sont d'aucune utilité ! Mieux, ils gênent, lui répliqua Octavie. Maintenant c'est à toi de travailler, avec notre aide.

Andro avait fui le quartier des gardiens pour se rendre au café à Lescoff. Il avait besoin de quelques verres pour vivre les heures à venir, bien malgré lui les souvenirs de sa précédente femme et de son bébé le hantaient. Quelques hommes bavardaient en sirotant du vin rouge. Andro se joignit à eux autour d'un verre de rhum. Mais après trois verres, il ne tenait plus en place. Il marcha et inconsciemment ses pas l'amènèrent devant chez Jeanne, son ancienne maîtresse, qui surprise de le voir là, l'interpella :

- Alors mon beau, lassé du mariage ? Viens, je vais te faire oublier tes tourments.

- Je ne viens pas pour ça, répondit Andro. Elle est en train d'accoucher.

- Alors, dois-je te chasser à coups de balai ? Elle souffre et toi tu cherches du réconfort auprès de moi ?

- Ce n'est pas si simple. J'ai besoin de toi, il n'y a que toi qui me comprends.

- Bon, entrons, finit-elle par céder. Intérieurement, elle triomphait de le voir revenir même s'il l'avait fait souffrir.

Aguicheuse, Jeanne ôta sa blouse,

- Les décolletés me font rougir et loucher comme un âne ! badina, Andro. J'avais oublié combien tu es belle !

Dans la lumière pâissante du jour, Andro caressait Jeanne dont le corps encombré d'ombres et de secrets, s'offrait à ses caresses. La chaleur et la douceur de sa peau l'enivraient mais pas suffisamment pour lui faire oublier Pélagie. Jeanne comprit bien vite qu'aujourd'hui, elle n'aurait que ses confidences. Aussi, posant avec une prodigieuse douceur sa main sur son épaule, elle se proposa de leur servir un verre et de discuter.

Calé contre les oreillers, Andro baignait dans la mélancolie, se livrant sur l'insupportable perte de sa première épouse et de son enfant, puis confiant ses espoirs

dans cette nouvelle naissance. Jeanne n'intervenait pas, ce n'était pas nécessaire. Il fallait que cette logorrhée aille à son terme. En l'observant, elle trouva qu'il paraissait plus vieux. Des rides commençaient à marquer son visage buriné par une exposition permanente au soleil et au sel marin, rendant sa virilité plus éclatante. Ce constat raviva ses regrets de ne pas compter davantage pour lui.

La nuit était tombée, par la fenêtre ouverte leur parvenait le chant des grenouilles de la mare voisine. Enjouée comme un enfant, Jeanne se proposa de lui raconter une histoire pour son bébé.

- Tu sais, la première grenouille qui commence à coasser demande aux autres : « Qui a cassé le pot au lait ?

La première répond :

- Ce n'est pas moi !

Et toute la nuit, les autres disent :

- Ni moi, ni moi, ni moi... » jusqu'au lever du jour.

- Merci, Jeanne, tu es une chic fille, lui répondit Andro. D'ailleurs, il est temps que je rentre. Ne te mets pas en cause, tu es toujours une femme magnifique, et merci d'avoir été aujourd'hui une confidente attentive.

Il baisa ses lèvres et se rhabilla. Il glissa un billet sur la coiffeuse. Ragaillardi, il se sentait prêt à assumer la venue au monde de son enfant.

Dehors, la lune était presque pleine, et sous un ciel dénué de tout nuage, l'astre éclairait le chemin comme en plein jour. Les mains dans les poches, Andro sifflotait. Il était heureux et confiant. Une nuée d'insectes nocturnes tourbillonnait au-dessus de sa tête et il les chassait en riant. Le village de Lescoff était maintenant derrière lui, et il lui restait encore le long raidillon pour atteindre son logement. Au loin, il entendit le hululement d'un oiseau de nuit. Il se signa, il fallait conjurer le sort. Il allongea le pas, impatient.

Il fit irruption dans la cuisine où Suzanne l'accueillit :

- Andro, tu es papa depuis une demi-heure d'une belle petite fille. Pélagie va bien, elle a été très courageuse. Un premier accouchement est toujours difficile. Tu dois attendre pour les voir, la sage-femme finit de s'occuper de Pélagie.

Il s'affala sur une chaise.

- Merci, mon Dieu, dit-il, j'ai eu si peur.

Il se leva, sortit deux verres du buffet qu'il remplit de Lambig et tous deux trinquèrent à la santé du bébé et de la jeune mère.

Du haut de l'escalier, Marie Luce interpella Andro.

- Tu es rentré, le papa ! Alors, monte voir ta femme et ta fille.

Andro grimpa l'escalier à grandes enjambées, et là, il s'arrêta pour les contempler.

Pélagie était calée sur ses oreillers. Son visage avait la douceur des madones italiennes, avec son teint pâle, ses joues à peine rosées, son sourire timide. Ses cheveux, trempés de sueur, tombaient par paquets sur ses épaules. Dans ses bras, un petit être emmailloté dont seule la tête, encore fripée, apparaissait. Ses yeux étaient clos. Les quelques mèches de cheveux clairs, hirsutes, la faisait ressembler à un oisillon sorti de l'œuf.

Andro s'approcha et avec une grande douceur, il les entourait de ses bras.

- Merci, Pélagie, murmura-t-il.

Se laissant submerger par l'émotion, il fondit en larme.

- Andro, elle est belle, n'est-ce pas ? Je sais que tu aurais préféré un garçon. J'espère que tu n'es pas trop déçu.

- Pélagie, notre fille est magnifique. Je suis le plus heureux des hommes de voir que vous êtes toutes les deux en parfaite santé.

- Dehors, le papa ! intervint la sage-femme, la première tétée doit se faire dans le calme.

Après les avoir embrassées, Andro redescendit à la cuisine. La chape de plomb qui pesait sur ses épaules venait de disparaître.

Il avait été décidé par le parrain, Oncle Georges et la marraine Octavie, que la petite s'appellerait Lucie, en mémoire de la mère de Pélagie. Le lendemain, Lucie, Octavie, Marie-Georges Calloch serait déclarée à l'état civil par son père.

Les femmes passeraient la nuit auprès de Pélagie. Andro, quant à lui, alla se reposer chez Octavie, le chef était au phare, il y serait tranquille.

Pélagie flottait dans une douce euphorie, impatiente de faire connaissance avec sa fille.

Dans les jours qui suivirent son accouchement, Pélagie dut apprivoiser son corps. Parfois, dans un demi-sommeil, elle avait encore l'impression que Lucie était en elle. Elle aurait dû être pleinement heureuse, car sa fille était un bébé facile qui tétait goulûment et dormait sans problème. Mais dès qu'elle l'avait couchée dans son berceau, elle était assaillie par toutes sortes de pensées. Elle se raisonnait bien sûr, mais son ventre était toujours là, bombé, disgracieux, sa poitrine démesurée et suintante de lait. Même ses jambes, avant si fines et galbées, lui paraissaient semblables à des poteaux informes. Evidemment, elle essayait de chasser de son esprit ses divagations, elle y parvenait parfois. Elle pensait qu'Octavie, dont elle était la plus proche, et qui n'avait jamais été mère, ne pouvait comprendre les sautes d'humeur et les folles pensées qui la traversaient. Jusqu'à présent, elle donnait le change à Andro. En sa présence, elle paraissait heureuse, enjouée. Mais ce qu'elle redoutait par-dessus tout, lorsqu'elle était honnête avec elle-même, c'était de reprendre sa vie de femme auprès de son mari. Ce dernier était compréhensif et lui donnait le temps de se remettre de la naissance. Pélagie savait qu'en allaitant, elle avait moins de probabilité d'être à nouveau enceinte, mais à cette idée, la peur la submergeait, une peur proche de la panique. Octavie, observatrice, fut la première à se rendre compte que Pélagie n'allait pas bien. Son expérience lui avait appris qu'une petite dépression post-natale était possible, aussi ne s'alarma-t-elle pas et elle continua ses visites quotidiennes à la jeune mère et la petite Lucie.

Andro était parti la veille pour sa vacation au phare, la première depuis la naissance. Avec Octavie, ils ne s'étaient pas parlé, mais dans le regard qu'ils avaient échangé, elle avait compris que lui aussi s'inquiétait. Octavie avait pris les devants et avait proposé à Pélagie de dormir chez elle durant quelques nuits pour la soulager. Pélagie accepta. La deuxième nuit, Octavie fut réveillée en sursaut par les pleurs de Lucie. Elle se leva pour aller prendre l'enfant dans le berceau. La lumière dorée de la lune éclairait la mansarde. Les pleurs de l'enfant redoublaient lorsqu'Octavie prit conscience que le lit de Pélagie était vide. Elle dut se rendre à l'évidence, Pélagie était sortie à son insu. Elle prit l'enfant contre elle, posa une main sur les draps du lit, ils étaient froids. Décontenancée, elle s'assit sur le lit vide, et tandis qu'elle berçait le nourrisson, une sueur froide lui glaçait le dos.

Deux heures auparavant, Pélagie avait revêtu un manteau sur sa chemise de nuit et elle s'était chaussée d'une paire de mocassin. Refermant la porte derrière elle, la jeune mère éprouva un incroyable sentiment de liberté.

- Enfin ! dit-elle, avec soulagement.

Elle avançait en battant des bras, imitant le vol d'un oiseau dont elle sifflait le chant modelant les trilles avec la gourmandise de la privation. Ses pas la menèrent au bord de l'océan. A Pors Mostrec, elle descendit la falaise et les quelques marches disjointes qui la séparaient du miroir uniforme de l'eau, qu'un quartier de lune saupoudrait d'une

clarté argentée. Arrivée près du flot, elle trempa ses mains dans le liséré bleu des vaguelettes mourantes, s'aspergeant avec délice et gloussant de bonheur de retrouver des sensations qu'elle taisait depuis sa grossesse. Facétieuse, elle gobait les gouttes qui ruisselaient à proximité de sa bouche, grisée par le goût du sel. Se levant brusquement, elle prit quelques galets plats pour faire des ricochets, étonnée de n'avoir rien perdu de sa dextérité, tendant l'oreille pour percevoir le son mat des cailloux caressant la surface de l'eau. Elle bascula la tête en arrière en riant, puis poussa un énorme cri libérateur. Ce sentiment d'être vivante lui parut exaltant.

Et Lucie ! Reprenant pied dans la réalité, elle se leva d'un bond. Peu importait qu'à cet instant, elle erre hirsute, sa tignasse crépue et emmêlée comme une touffe de foin, sans aucune coquetterie. Elle était capable de ressentir la vie en elle et autour d'elle. Libérée, elle se dirigea à grands pas vers son logement.

Elle trouva Octavie assise avec Lucie dans les bras, qu'elle berçait avec tendresse. A peine eut-elle franchi la porte qu'Octavie explosa :

- Ne me refais plus jamais ça Pélagie ! J'ai cru que tu étais allée te jeter à l'eau. Pour la première fois de ma vie, j'ai été incapable d'agir !

Pélagie se jeta à ses genoux et lui entourra les jambes de ses bras.

- Pardon, pardon ! Octavie, j'avais besoin de me retrouver. J'étais tellement pressée de rentrer à la maison que j'ai couru à travers champ et maintenant j'ai les jambes rougies par les brûlures d'ortie.

- Tu dois nourrir Lucie ! Pendant ce temps, je vais te frictionner les jambes avec du vinaigre pour que tu ne te grattes pas.

- Merci Octavie de veiller sur nous.

Pélagie offrait le charmant tableau d'une mère allaitante, calme et apaisée. Octavie ne savait pas si elle devait ou non se réjouir d'un tel moment suspendu. Une fois l'enfant repue et changée, elle fut recouchée dans son berceau pour dormir jusqu'au matin.

Octavie entreprit de faire de la tisane et les deux femmes s'installèrent devant une tasse fumante. Pélagie raconta son escapade à Pors Mostrec, ce qui déstabilisa complètement son amie. Elle ne put s'empêcher de sermonner la jeune mère, lui assurant que seuls les moins-que-rien déambulaient la nuit. Si elle avait fait une mauvaise rencontre, ou si quelques esprits lui avaient joué des tours, comment l'aurait-on retrouvée ? A cette heure, Lucie n'aurait plus de maman ! Et pire encore, si quelqu'un l'avait vue, les commérages iraient bon train. Octavie était sensible au qu'en-dira-t-on. Elle était gardienne de la bonne conduite de tous les membres de leur communauté. Si l'un d'entr'eux était mis en cause, cela l'insupporterait.

Octavie l'interpella :

- Et Andro, as-tu pensé un instant à Andro ?

Hors d'haleine, faisant montre d'une colère froide, elle se tut à bout de souffle. Toutes deux terminèrent leur boisson en silence. Pélagie se risqua à faire un baiser sur la joue de son amie et elles se couchèrent sans un mot.

Dans les jours qui suivirent, Octavie évita de reparler à Pélagie de son escapade. Elle pensait qu'il s'agissait d'une lubie sans conséquence. Environ une dizaine de jours plus tard, la jeune mère était d'humeur sombre, aussi affronta-t-elle Octavie, bille en tête, lorsque cette dernière arriva pour dormir chez elle.

- Octavie, je vais sortir, je dois sortir. Andro va rentrer dans deux jours, je t'en prie, j'étouffe, j'ai besoin d'un moment de liberté. Prends soin de Lucie, je reviens vite.

Prenant son manteau, accroché à côté de la porte, elle sortit en courant, laissant son amie pantoise.

Octavie décida qu'elle ne pouvait plus taire à Andro, l'état psychologique dans lequel se trouvait sa femme. Elle avait en horreur de révéler aux hommes, les problèmes de leurs épouses, jugeant que leur vie au phare était suffisamment prenante. Pourtant, ce besoin qu'avait la jeune mère de s'échapper, la dépassait. Jusqu'à présent, les gardiens épousaient des femmes de condition modeste, peu instruites qui remerciaient le destin d'avoir un mari fonctionnaire, un logement gratuit. Pélagie était différente. Son métier semblait lui manquer, elle donnait l'impression de s'étioler.

Andro avait hâte de rentrer retrouver Pélagie et Lucie. Depuis la naissance, il se rendait compte que sa femme avait changé. Mais n'était-ce pas normal que cette métamorphose demande un temps d'adaptation ? Tous les soirs, lorsque la nuit tombait, qu'il soit de quart ou non, il gravissait les marches de l'escalier du phare jusqu'à la salle de garde située au dernier étage, sous la lanterne. Là, il attendait de voir la petite lueur de la lampe à pétrole apparaître dans la mansarde de leur chambre. Il aimait imaginer Pélagie nourrissant l'enfant, caressant sa tête. Sa femme avait une jolie voix. Elle partageait avec Lucie, une multitude de chants et de berceuses. Andro savait qu'il devrait apprivoiser sa Pélagie, devenue si différente. Il avait décidé de la séduire à nouveau. Il prévoyait à son retour de demander à Octavie de prendre le bébé chez elle durant une nuit, pour leur permettre de se retrouver.

Ce soir-là, la lune était descendante, masquée régulièrement par de gros nuages annonciateurs de pluie. Cette quasi-absence de lumière ne gênait pas Pélagie qui cheminait, sachant d'instinct éviter les pierres inégales du sentier, devinant les secrets des ombres allongées des arbrisseaux, des genêts et des landes fantomatiques. Au loin, elle reconnut les miaulements stridents d'une chatte en chaleur qui conviait les matous du coin à venir la rejoindre.

- Eh bien Minette ! La maternité semble mieux te réussir qu'à moi ! dit-elle à haute voix.

Pélagie bifurqua sur la sente qui menait au lavoir. D'un pas alerte, elle le contourna et prit le sentier qui descendait vers la plage et déjà le bruit du ressac la pénétrait. Elle abandonna ses chaussures en bordure de la dune et son rire cristallin se mêla aux clapotis des rouleaux qui venaient mourir sur la plage. La fraîcheur de l'eau la laissa indifférente, ses pieds s'enfonçaient dans le sable humide et elle continuait à marcher dans la frange mouvante du va et vient du flot. Elle faisait gicler des gerbes d'eau qui mouillaient le bas de sa robe. Parfois ses pieds se posaient sur la tache brune d'une laminaire ou d'une touffe de varech, la déséquilibrant quelque peu. Lorsque la plante de son pied se cognait à un galet, elle lâchait un petit cri, non pas de douleur, mais de surprise. Elle retroussa ses manches, faisant rouler l'étoffe au-dessus de ses coudes, puis elle alla à la rencontre des vagues pour y plonger ses mains. Elle s'aspergea le visage, laissant les gouttes ruisseler et se perdre dans l'échancrure de son corsage. Dans ces moments-là, elle se sentait vivante.

Délaissant l'eau, elle marcha jusqu'à la lisière du sable sec, où assise en tailleur, elle enroulait machinalement une mèche de cheveux autour de son index, le front plissé. Menant une intense réflexion, la jeune femme, prenait conscience de son mal être, souffrant de vivre dans le cadre trop étriqué de la communauté des gardiens de phare. Après une enfance solitaire, dans un premier temps, elle avait été exaltée de sentir son appartenance à ce monde, mais aujourd'hui il devenait sa prison. Son amour pour Andro était intact, la venue de leur fille, quoiqu'un peu difficile pour elle, aurait dû suffire à la rendre heureuse. Malgré cela, elle avait besoin d'autre chose. Elle avait tenté au travers de conversations avec Octavie, Marie Luce ou Suzanne, de sonder leur ressenti par rapport à cette vie communautaire. Aucune n'avait semblé mal le vivre, au contraire, la solidarité qui y régnait les comblait. Quant à Octavie, elle semblait

épanouie dans cette ruche où elle s'octroyait le rôle principal, prenant à bras-le-corps tous les problèmes pour essayer d'y remédier.

Pélagie décida de rentrer chez elle, ayant pris la décision de parler à Andro. Remplie d'une énergie nouvelle, elle avait hâte de retrouver Lucie.

Poussant la porte du logement, Octavie l'attendait les mains sur les hanches, le regard noir.

- Ne dis rien Octavie, j'ai pris la décision de parler à Andro. Tu es une personne généreuse. Merci d'être là pour nous.

Elle embrassa Octavie sur les deux joues et la poussa vers la porte.

- Bonne nuit, ne t'inquiète pas, je vais bien.

La Velléda devait débarquer Andro à Bestrée le surlendemain vers 10 heures. Octavie avait proposé de garder Lucie pendant deux jours, et Pélagie s'était empressée d'accepter.

Elle s'était préparée avec autant de soin que pour son premier rendez-vous avec Andro. Ses cheveux flottaient sur ses épaules, son teint, halé par le grand air, lui donnait une mine superbe. Aujourd'hui, elle était consciente de son pouvoir de séduction et était bien décidée à en user auprès de son mari. Elle cheminait à sa rencontre, amoureuse et confiante.

S'il y a bien une chose dont elle était certaine, c'était celle d'avoir trouvé son lieu de vie idéal. Comme elle aimait ce trait de côte, où elle commençait à apprivoiser l'océan. Tout lui plaisait. Elle adorait le flirt perpétuel entre le ciel et la mer, ce lien invisible qui les unissait tant dans le calme que dans la violence. Lors du beau temps, ils étaient comme deux inlassables amants, à l'unisson, affichant un bleu insolent et lisse que rien ne venait troubler. Au contraire, durant les tempêtes, le soleil disparaissait derrière de lourds nuages gris, le vent hurlait sans retenue et l'océan générait des vagues écumantes, de couleurs sombres et changeantes. Pélagie avait également découvert un monde végétal, inconnu d'elle, où les mousses vert irlandais, les lichens jaune orange et autres succulentes maigrelettes, s'ingéniaient à vivre sur cette pointe aride et ventée, balayée par le sel âpre des embruns.

La jeune femme descendait vers le port lorsqu'elle entendit le moteur de la Velléda vrombir pour gagner la pleine mer. Andro l'aperçut, un grand sourire éclaira son visage et spontanément ils hâtèrent le pas pour se jeter dans les bras l'un de l'autre. L'attraction irrésistible qui les reliait, était toujours présente.

- Je suis si heureux de te retrouver, ma Pélagie ! J'ai eu peur de ne plus revoir la jeune femme dont je suis tombé fou amoureux ! murmura Andro à son oreille.

- Je t'aime, Andro et nous avons une petite fille merveilleuse. Merci de m'offrir ce bonheur.

- Qu'as-tu fais de notre petite diablesse ?

- Octavie s'en occupe pendant deux jours. J'ai beaucoup de choses à te dire mais d'abord rentrons chez nous.

Enlacés, ils rejoignirent leur appartement où ils s'aimèrent sans retenue pour la première fois depuis la naissance de Lucie.

Apaisés, Pélagie voulut confier ses espoirs à Andro. Elle souhaitait vivre dans une maison indépendante, même si elle voulait garder un lien fort avec les autres femmes de gardiens et maintenir l'école pour les petits et Lomig. Andro l'écouta sans l'interrompre et ne la contredit pas. Il savait que Pélagie disposait du pécule hérité de ses parents, lui-même avait quelques économies et de plus ils savaient pouvoir compter sur Oncle Georges pour leur prêter l'argent qui leur serait nécessaire. Son orgueil était flatté à l'idée de devenir propriétaire. Le seul frein à cette future acquisition était de trouver une maison dans un village limitrophe de la pointe. Aussi se mirent-ils à spéculer sur l'avenir.

Le couple alla embrasser leur fille et ils confièrent leur projet à Octavie et au Chef qui les reçurent fraîchement, vivant leur future émancipation comme une trahison. Le fait que Pélagie souhaitait continuer à faire classe aux enfants atténua leur rancœur.

Dès le lendemain, main dans la main, Pélagie et Andro se mirent à arpenter les villages alentour, à la recherche de la perle rare. Dans le village de Kerherneau, Pélagie eut un coup de cœur pour une petite maison entourée d'un jardinet, couvert de plantes chétives. Néanmoins, sur le mur sud du jardinet courrait un rosier grimpant aux pétales rose tendre dont les fleurs diffusaient un parfum sucré. La remise attenante était en piètre état, des moellons de granit apparaissaient dans d'imposantes lézardes

et le toit en tuiles rouges laissait voir une partie de la poutraison. La porte d'entrée était disloquée, seules les ferrures s'accrochaient encore à des bouts de planche rongées. Par contre, la maison d'habitation avait gardé de sa superbe. Le rez-de-chaussée possédait, de part et d'autre de la porte d'entrée, deux pièces éclairées par des fenêtres entourées de pierres taillées, en granit et protégées par des barreaux en fer suintant la rouille. Le toit, ancien mais en bon état, était percé de deux mansardes dont une des fenêtres claquait au vent.

Très vite, ils furent rejoints par un couple de vieilles personnes que la curiosité avait poussé là. Entamant un dialogue difficile en breton, Andro posa des questions sur les propriétaires de la maison. Savaient-ils à qui ils devaient s'adresser pour avoir des informations. Andro capta une sombre histoire d'adultère où la femme était morte sous les coups de son ivrogne de mari qui s'était ensuite jeté à la côte dans l'enfer de Plogoff, à la pointe. « Un aller direct chez le diable », crut bon de rajouter l'homme. La femme lui intima de fermer sa bouche, le menaçant du bâton noueux qui lui servait à marcher. Andro assura à Pélagie ne pas avoir saisi un traitre mot du monologue et rabroua les importuns souhaitant être seul avec son épouse.

L'affaire fut très vite conclue. Le prix était très bas, les anciens propriétaires n'espérant plus trouver preneur. Aussi, quatre mois plus tard, la famille Calloch s'installa dans sa maison. Les deux époux avaient passé leurs soirées à échafauder des projets d'aménagements dont ils avaient concrétisé une partie. Leur départ du logement des gardiens fut un moment déstabilisant, ils laissaient derrière eux, leurs amis, les souvenirs heureux du début de leur vie commune et la naissance de Lucie.

Andro se félicitait du dynamisme de son épouse. Pourtant, l'humeur de Pélagie était teintée de morosité, un nuage sombre obscurcissait cette apparente félicité. Elle était certaine qu'une nouvelle naissance s'annonçait, un an après la naissance de Lucie. Andro avait semblé heureux de cette annonce, rêvant tout haut à la venue d'un garçon. Elle s'attela avec une énergie décuplée à lessiver les murs, les sols, à désherber la cour, le jardinet. Chaque soir, elle était au bord de l'épuisement. Son âme était tourmentée car dans son for intérieur régnait une voix qui enjoignait à une fausse couche. Andro avait mis cette ardeur à la tâche sur son envie d'avoir rapidement le cadre de vie dont elle avait rêvé. Même ses recommandations l'incitant à se ménager compte tenu de son état restèrent lettre morte. Il fut inquiet lorsqu'elle se refusa à lui, arguant que l'enfant qui occupait son ventre, la privait de tout désir pour lui. Elle finit même par lui demander de dormir dans le lit bateau de Lucie, couchant cette dernière dans le lit conjugal. N'importe quelle personne adulte vous aurait dit que cet homme avait fait preuve d'une patience infinie. Mais il finit par atteindre ses limites.

Lorsqu'il poussa la porte de chez son ancienne maîtresse, il s'affala sur la chaise la plus proche. Jeanne lui fit de grands signes du menton pour l'inviter à parler. A la fin de son récit, elle fit preuve d'une grande mansuétude à son égard. Etendue sur son lit, lascive, elle ébaucha un petit geste de regret puis un éblouissant sourire illumina son visage et il se leva pour la rejoindre.

- J'avais oublié la douceur de ta peau, soupira-t-il en enfouissant sa tête entre ses seins opulents. Tu as l'odeur d'un bouquet de fleurs au printemps et le velouté de la plus douce des étoffes, ma Jeanne ! s'exclama Andro.

Ils s'aimèrent, burent du vin, chahutèrent comme des adolescents, heureux de s'être retrouvés. L'homme s'en alla à regret. Les lumières de l'aube commençaient à déchirer les oripeaux sombres de la nuit, lorsqu'Andro se glissa dans les draps froids de son lit. Il s'endormit comme une masse, plongeant dans le gouffre de l'oubli. Seul un léger ronflement trahissait sa présence. Il reprit ses habitudes auprès de Jeanne, conforté par l'indifférence de Pélagie. Néanmoins à chacune de ses absences, elle guettait son

retour, partagée entre le désir de faire la paix avec lui, et celui de le maudire pour ses infidélités. Elle aimait Andro, leurs relations intimes, mais ses grossesses successives la fragilisaient mentalement.

La venue régulière du gardien de phare chez Jeanne fut rapidement l'objet de tous les commérages. Principalement les femmes qui furent féroces, arguant du fait que l'institutrice n'était pas faite du même bois qu'elles. Le monde dur et âpre auquel elles appartenaient, n'accordait pas de place aux états d'âme de celles qui trimaient du matin au soir, sans rechigner.

Après son quatrième mois de grossesse, Pélagie finit par accepter la venue de l'enfant et essaya de mener un quotidien plus apaisé.

La jeune mère regrettait l'éloignement d'Octavie. Tenant Lucie par la main, elle se décida à lui rendre visite. Son accueil fut d'abord distant, mais très vite elle s'aperçut que la future mère broyait du noir à nouveau. Elle réalisait que contrairement à la période de sa dépression post-partum, elle était seule avec l'enfant quand Andro était au phare. Un frisson d'appréhension lui picota l'échine. Le soir même, Octavie confia à son mari, ses appréhensions concernant l'état mental de Pélagie. Bien sûr, les rumeurs des infidélités d'Andro étaient parvenues jusqu'à eux. Les propos de son mari ne firent que conforter ses inquiétudes. Lors de son dernier séjour au phare, Andro avait laissé entendre qu'il revoyait Jeanne. Le Chef avait senti du désarroi chez le gardien. Pélagie pensait à sa filleule et voulait trouver une solution pour l'aider.

Octavie voulait convaincre Pélagie de revenir vivre au quartier des gardiens de phare jusqu'à son accouchement. Leur ancien logement était toujours inoccupé. Forte des arguments qu'elles avaient préparés et testés à haute voix pour se persuader de leur justesse, et comptant sur l'aide d'Andro, Octavie jeta son châle sur ses épaules, se signa, manifestation de son extrême nervosité, et marcha d'un pas leste jusqu'au domicile de ses amis. Poussant la barrière du jardinet, Octavie se réjouit de voir que Pélagie s'occupait toujours des plantes. Le rosier grimpant était luxuriant, croulant sous le poids des fleurs qui diffusaient un parfum suave. A sa grande surprise, aucune lumière n'éclairait la cuisine. Elle se dirigea vers la porte d'entrée et toqua vigoureusement. N'obtenant aucune réponse, elle recommença. Puis mue par l'inquiétude, elle tenta de voir par la fenêtre. Faisant une visière de sa main, elle colla son visage contre la vitre froide. Pélagie était bien là, mais semblait dormir, affalée sur la table de la cuisine, la tête posée sur son bras. Aucune trace de Lucie et d'Andro.

- Oh ! Le cochon ! dit-elle en tournant les talons pour prendre la direction de chez Jeanne, Il va m'entendre ! Les mots sifflèrent entre ses dents serrées.

Elle toqua à la porte et sans attendre de réponse, pénétra dans la pièce. La femme, d'un geste réflexe, ramena le drap pour couvrir sa poitrine, ce qui eut pour conséquence de dénuder Andro qui, pétrifié, regardait Octavie sans comprendre.

- Viens vite, ta femme ne va pas bien et je ne sais pas où est Lucie ! Bouge ! Elles ont besoin de toi. Je t'attends dehors.

- Vas-y ! l'encouragea sa maîtresse, en le poussant hors du lit.

Octavie et Andro firent le chemin de retour sans s'adresser la parole, dévorés par l'inquiétude.

Il n'avait pas pris de clé en partant, car d'ordinaire Pélagie ne fermait jamais la porte. Il donna un coup d'épaule contre le bois qui gémit mais ne bougea pas d'un pouce.

Dans la remise, l'homme prit une bisaguë, un de ses outils de charpentier de marine, à lame d'acier, longue et étroite. Il glissa la partie métallique sous la porte, et après quelques tâtonnements, il réussit à la dégondrer et à la poser contre le mur. Ils pénétrèrent dans la cuisine, Pélagie gémit doucement mais ne se réveilla pas. Auprès

d'elle gisait une bouteille de Lambig qui s'était renversée, saturant l'air d'odeur d'alcool de pomme.

Octavie tentait de réveiller Pélagie sans succès, tandis qu'Andro revenait, soulagé d'avoir trouvé Lucie endormie dans son lit.

- Tu l'as déjà vue dans cet état ? questionna Octavie.
- Non, mais tu sais, quand je rentre, je dors dans le lit de Lucie.
- Je vais la réveiller, et toi, chauffe-lui un grand bol de café.

Andro se rendit dans le cagibi situé sous l'escalier, dans lequel était rangé le faitout de café/chicorée, qui était vide. Il entreprit donc d'en refaire car, si l'usage de la cafetière était réservé aux événements ou aux rencontres importantes, la situation de ce soir tenait de l'urgence. Il mit donc de l'eau à bouillir dans le faitout et dès qu'elle fut chaude, il versa la chicorée et le café qu'il venait de mouliner, en se délectant de l'odeur enivrante. Puis il préleva un grand bol de ce mélange pour Pélagie et rangea le faitout sous l'escalier afin que le breuvage décante. Demain et tous les jours suivants, le café que l'on fera réchauffer, selon les besoins, sera meilleur et bien plus corsé. Cette occupation le sortit de l'angoisse où l'état de Pélagie l'avait plongé.

Octavie secoua vigoureusement Pélagie qui finit par ouvrir des yeux hébétés et luisants. Elle fut saisie d'un haut-le-cœur et Octavie eut juste le temps de lui tendre une bassine et de maintenir ses cheveux, car déjà elle vomissait.

Ils s'installèrent en face de la jeune femme blafarde et tremblante qui tenait ses mains autour du bol de café pour y puiser du réconfort.

- Pélagie, mon petit, que t'arrive-t-il ?... As-tu pensé à l'enfant que tu portes ?

La réponse fut cinglante.

- J'n'en veux pas, j'n'en veux plus !... Je me suis goinfrée de Lambic pour que mon ventre le rejette. J'ai rêvé qu'il était semblable à une de ces méduses que le flot rejette. Il flottait en dehors de mon corps, violet et gélatineux.

Les yeux exorbités, rougis par l'alcool, elle semblait brisée.

- J'ai tout tenté pour le faire partir, mais rien n'y fait. Je hais cet enfant qui m'habite malgré moi. Je voulais me saouler jusqu'à ce que mort s'ensuive. Lucie et Andro seraient mieux sans moi.

De grosses larmes ruisselaient sur son visage. Octavie se déplaça à côté d'elle sur le banc, et l'entoura de ses bras où Pélagie se recroquevilla contre sa poitrine. Doucement, elle se mit à la bercer.

Une fois apaisée, les deux femmes montèrent se coucher et Andro rejoignit la chambre de Lucie.

Le lendemain matin, Pélagie mit quelques instants à reconstituer ce qui venait de lui arriver. Elle avait l'impression d'avoir émergé d'un tunnel noir, pour se retrouver face à la vérité crue, sans fard. Prenant mille précautions, elle descendit dans la cuisine. A chaque pas, sa tête la faisait souffrir. Elle prit un verre d'eau et avala deux comprimés d'Aspro. Un quart d'heure plus tard, elle avait dressé la table du petit déjeuner, et elle entendit l'escalier gémir sous le poids d'Andro.

Dès qu'il pénétra dans la pièce, la jeune femme sut qu'il était furieux. Il s'approcha d'elle, les yeux emplis de haine et lui décocha une paire de gifles qui claquèrent dans la quiétude de ce matin ordinaire. Elle suffoqua. Sans un regard pour elle, il tourna les talons en marmonnant qu'il ne comprenait pas comment il avait dégoté un tel monstre.

Elle dut s'asseoir pour reprendre ses esprits. Alertée par les bruits, Octavie se précipita dans la cuisine juste à temps pour voir la silhouette d'Andro s'éloigner.

- Il m'a giflée !... il m'a battue ! Tu te rends compte ! Octavie. C'est la première fois, mais je t'assure que ça n'arrivera plus jamais !

Les mains sur les hanches, les cheveux hirsutes, la femme qui se trouvait devant elle, lui sembla être une inconnue.

Deux semaines plus tard, Octavie fut alertée par les cris d'une petite villageoise.

- Madame ! Madame Octavie, l'institutrice a très mal au ventre, elle veut que vous veniez tout de suite.

Octavie dénoua son tablier qu'elle balança sur une chaise et suivit l'adolescente qui se mit à courir pour revenir au village. Elle fut vite distancée et hors d'haleine malgré les encouragements de la petite. Elle arriva sur le pas de la porte soufflant comme une vieille locomotive, la transpiration dégoulinait dans son dos et sur sa poitrine.

Quelques minutes auprès de Pélagie lui suffirent pour se rendre compte que cette dernière allait accoucher, très en avance sur son terme. Après avoir embrassé Lucie, elle chargea l'adolescente de s'occuper d'elle pendant quelques heures et de trouver un adulte qui irait chercher la sage-femme au bourg. Puis, elle fouilla le cagibi à la recherche d'une tête d'ail de laquelle elle ôta quelques gousses qu'elle glissa sous l'oreiller de Pélagie afin d'éloigner les démons et les esprits maléfiques. Elles en auraient besoin.

Pélagie, étendue sur son lit, gémissait au rythme de ses contractions. Ayant vécu maintes fois cette situation, Octavie entreprit de préparer le nécessaire pour l'accouchement, en veillant sur la jeune mère.

La sage-femme arriva juste à temps pour l'expulsion. Elle s'occupa du bébé, puis de la mère. Le petit garçon était chétif. Les deux femmes comprirent très vite que ses chances de survie étaient minces. La jeune mère accepta de prendre l'enfant contre elle. En larme, elle lui demanda pardon de ne pas savoir l'aimer. Il émit un bruit de succion qu'elle prit pour un acquiescement et lui dit :

- Merci, mon ange. Nous t'appellerons Andro, comme ton père. Il faut le prévenir au phare. Envoie quelqu'un, Octavie.

La femme se prit à espérer que Pélagie reprenne pied.

Hélas, cette période de félicité fut de courte durée. La santé du petit garçon se détériora. Le prêtre et deux enfants de chœur arrivèrent pour baptiser le bébé et oindre son front de l'huile des malades. Octavie et un voisin servirent de parrain et de marraine. Tous joignirent leur voix à celle du curé, priant avec ferveur pour le salut de ce petit être qui succomba quelques heures plus tard. Pélagie fut d'abord prostrée puis, petit à petit, s'échappa dans un monde qui lui était plus supportable. A son arrivée, apprenant la mort de son fils, le gardien de phare agonit sa femme d'injures. La haine avait pris le pas sur l'amour.

Cousin Georges et Cousine Marguerite arrivèrent de Quimper pour assister à l'enterrement du bébé, au cimetière de Plogoff. Pélagie n'était plus que l'ombre d'elle-même. Egarée, elle ressemblait à un zombie. Lors du café, après l'enterrement, les discussions allèrent bon train, Andro, ne voulant plus reprendre la vie commune avec sa femme. Il fut convenu qu'Octavie s'occuperait de Lucie, aussi longtemps que sa mère en serait empêchée. Ainsi, son père pourrait aussi venir chez elle quand il le souhaiterait. Malgré leur insistance, Pélagie refusa l'offre de ses cousins de venir à Quimper jusqu'à son complet rétablissement.

Lorsque tout le monde fut parti, seule Octavie resta et s'activa pour supprimer tout ce qui aurait pu rappeler à Pélagie la perte de son enfant. La femme lui prépara de la soupe pour plusieurs repas et se décida à rentrer chez elle, le cœur lourd, l'inquiétude lui vrillant le ventre. Pélagie ne réagit même pas lorsque Lucie vint lui dire au-revoir et qu'elle la vit s'éloigner main dans la main avec Octavie.

Pélagie avait la sensation d'étouffer. Elle dégrafa le haut de sa robe, dont elle écarta les pans espérant libérer une partie de l'angoisse qui l'opprimait. Elle poussa la porte

de la maison et traversa le village en direction de la mer. En contournant la maison de Jeanne, elle se mit à chanter à tue-tête, une chanson égrillarde qu'elle avait apprise de ses cousins. Mais ni Jeanne, ni Andro ne se manifestèrent. La bravade fut inutile et se termina par un lourd sanglot. Puis Pélagie se mit à avancer en sautillant jusqu'au bord de l'eau. Elle fit valser ses chaussures qui tombèrent dans un bruit mat sur le sable mouillé, échouées, dérisoires taches sombres sur l'immensité nacrée. Elle goûta au plaisir de l'eau fraîche qui venait lécher ses chevilles. Il lui sembla entendre des cris joyeux. Elle se retourna et vit une ribambelle d'enfants qui investissait la plage en chahutant. Pélagie s'immobilisa et se laissa emporter par la grâce de ce ballet. Une petite fille s'approcha d'elle, interrogative, la contemplant de ses yeux exagérément grands, au travers de lunettes en cul de bouteille.

- Pourquoi tu es là ? lui demanda la fillette.

- Je me rapproche de Dieu. Mais rassure-toi ce n'est pas encore le jour.

La réponse énigmatique ne troubla pas l'enfant qui, après une volteface, partit rejoindre ses camarades en jacassant.

Andro avait d'abord cru rêver, mais en tendant l'oreille il se rendit vite compte que c'était la voix de Pélagie qu'il entendait. Un instant pétrifié, les souvenirs l'envahirent. Après quelques mois de vie commune, il revivait ce soir-là la passion avec laquelle ils s'étaient aimés, et combien ils avaient rêvé en regardant le ciel, par la lucarne de leur mansarde. Pélagie s'était assise sur le lit en tailleur. Quelle femme magnifique ! Sa chevelure répandue sur son dos caressait sa peau claire, éclairée par la lueur pâle et jaunâtre du quartier de lune. A chacun de ses mouvements, ses seins tressautaient, insolents. Dieu, qu'elle était belle ! Pour le provoquer, souvent elle se mettait à chanter cette chanson coquine. Les joues rougies par le défi, son rire se mêlait aux mots et, prenant sa tête entre ses mains, elle l'embrassait avidement. L'homme se rendit compte du fossé qui les séparait aujourd'hui. Secouant la tête, désappointé, le cœur plombé, la tristesse le submergea.

Il était reconnaissant à Jeanne de lui laisser partager sa vie, sans demander aucune contrepartie. Elle ne s'était pas contentée de le prendre pour amant, elle lui avait offert un toit. Bien sûr, il était attaché à elle mais cet attachement ne pouvait souffrir la comparaison avec celui qu'il ressentait après avoir vécu auprès de Pélagie. Dans son for intérieur, il s'en voulait de le traiter d'amour de pacotille. Jeanne était brave et généreuse, pas laide, plutôt banale, du genre qu'on ne remarque pas. Il était vrai que la vie ne l'avait pas toujours gâtée. A chacun de ses retours du phare, elle était là, même si durant son absence, il savait que Jeanne continuait à recevoir d'autres hommes. Il savait aussi qu'elle passait du temps à se préparer pour être belle pour lui. Il la complimentait ce qui la faisait rosir de plaisir. Lorsqu'il lui arrivait de l'appeler Pélagie, Jeanne posait son index sur ses lèvres et murmurait un chut apaisant. La honte le saisissait, le mettait mal à l'aise, devant une si grande mansuétude. Au fond de lui, il savait que Jeanne était une passerelle vers une autre vie. Il réalisa que sa maîtresse n'était pas dupe non plus.

Pélagie ne s'en aperçut pas mais Andro s'était glissé hors de la maison de Jeanne pour apercevoir sa silhouette disparaître à l'angle de la dernière maison. Il s'en retourna, avec un regard de chien battu, encore enivré par la vision de l'allure frêle et dansante de sa femme. Inconsciemment, son bras se tendit comme mu par l'espoir fou de la toucher encore une fois.

- Cette femme-là n'existe plus !

Il avait dû prononcer cette phrase pour revenir dans le présent.

La seule certitude qu'il avait, c'est qu'il ne voulait plus être père. Son premier enfant lui avait enlevé sa première épouse. Les deux grossesses successives de Pélagie

l'avaient fait basculer dans un état dépressif profond et vers une consommation régulière d'alcool. Jeanne utilisait pour s'en prémunir des potions aux plantes qui lui avaient été transmises par les femmes de sa lignée. Andro savait que Jeanne aurait aimé avoir un enfant de lui. Pour le garder un peu plus longtemps, elle était prête à sacrifier son désir de maternité.

Bien sûr, il aimait sa petite Lucie, mais il était conscient que les personnes qui pouvaient prendre soin d'elle, et lui donner de la stabilité, étaient Octavie et le Chef. Lors de la seule visite qu'il lui avait rendue, la petite fille l'avait embrassé, mais il avait vu de l'inquiétude dans son regard. Comme il était impensable qu'il s'en occupe avec Jeanne, eu égard à sa moralité et à la santé psychique de sa mère, il s'arrangea pour dire en aparté à Octavie que ses visites perturbaient de trop l'enfant et que sans intervention de sa part, il se contenterait des nouvelles données par le Chef. La femme acquiesça, taisant à son père les cauchemars qui peuplaient les nuits de la petite fille.

Octavie avait suspendu un cadre au-dessus de la commode de la chambre de Lucie. Pélagie et Andro y posaient rayonnants dans leur tenue de mariage. Elle voulait que la petite fille soit persuadée qu'elle était née de l'amour de ces deux êtres, même si la vie avait décidé de faire basculer cet équilibre. Le soir, lorsque Lucie s'endormait en suçant son pouce et en roulant une mèche de cheveux autour de son index, sa ressemblance avec sa mère était criante.

Ce matin-là, Pélagie s'est réveillée à l'aube. Au travers de la fenêtre, les premiers rayons de soleil éclairaient son visage blafard. Ses paupières s'ouvrirent avec difficulté et lorsqu'elle se frotta les yeux, ils semblèrent habités par une multitude de grains de sable qui lui arrachèrent une moue de surprise. Une douleur irradiait son front, et elle se rendit compte qu'un fourmillement de sang poissait ses doigts et son oreiller. Baignant dans une grande confusion, il lui revint en mémoire qu'hier soir, elle était saoule comme un cochon. S'asseyant précautionneusement sur le bord du matelas, malgré un mal de tête qui la fit vaciller, elle réussit à se mettre debout. Agrippée à la rampe, le dos courbé, Pélagie descendit l'escalier marche après marche.

Son reflet dans le miroir du buffet la confronta à l'image d'une personne qui ne pouvait être elle. La femme qu'elle voyait là était délabrée, sans âge, le front tuméfié, barré d'une coupure suintante au-dessus de l'arcade sourcilière. Le haut de sa chemise de coton blanc était souillé de tâches d'une couleur indéfinissable. Après ce constat, les bras ballants, elle tenta de réagir. Elle remplit la bassine d'eau glacée dont elle s'aspergea le visage et prit un linge afin de nettoyer la blessure de son front. Ce simple contact lui arracha un petit cri de douleur. Elle s'astreignit à une toilette soignée puis prit le temps de faire du café et de manger une tartine de pain beurre qu'elle mâcha lentement car l'appétit l'avait fuie depuis longtemps. Elle se sentit un peu mieux.

Puis, avec dégoût, elle entreprit de rassembler les bouteilles vides qu'elle avait essaimées dans la cuisine et dans sa chambre, prenant soin de ne pas se couper avec les bris de verre. Ces déchets furent mis dans la brouette, puis la jeune femme partit pour le bourrier qui se trouvait dans la vallée, à l'écart du village. A cette heure, la brume sur le quartier sombre des marécages bordant l'étang de Laoual, enveloppait le paysage environnant de ses écharpes fantomatiques. Arrivée près de l'ancienne carrière où flottaient des immondices, elle entreprit de se délester de ses bouteilles vides. Elle ne l'entendit pas arriver, mais sentit des mains qui enserrèrent sa taille, puis ses seins.

- Alors l'institutrice, ton homme n'est plus là mais, tu sais, moi je peux le remplacer !

Instinctivement, elle se retourna et mue par la peur, elle frappa l'homme avec une des bouteilles qu'elle tenait à la main. Il s'ensuivit une lutte où la fureur décupla les forces de Pélagie qui réussit à s'enfuir.

- Va, espèce de soûlote ! jura l'homme.

- Salaud ! fut sa seule réponse.

Pélagie réalisa que le villageois n'avait plus aucun respect pour elle. Aujourd'hui, elle s'était sortie de cette tentative d'agression, mais qu'en serait-il la prochaine fois ? En arrivant chez elle, elle ferma la porte d'entrée et se laissa glisser sur le sol, haletante. L'arrachage des herbes folles qui commençaient à envahir son jardinet, lui servirent de défouloir pour retrouver son calme. Et soudain, elle ressentit une irrésistible envie de se blottir dans les bras d'Andro. Sans réfléchir elle se dirigea vers chez Jeanne, nourrissant le fol espoir qu'il soit seul.

Lorsque son mari ouvrit la porte, elle se précipita dans ses bras. Andro ne la repoussa pas, au contraire, il la serra contre lui.

- Ma pauvre Pélagie, lui murmura-t-il à l'oreille.

Il sentit qu'elle sanglotait. Quand elle se détacha de lui, elle effleura ses lèvres en murmurant.

- Merci, mon amour, et elle s'en alla sans se retourner.

Andro était groggy. Comme il avait été doux ce moment d'intimité avec sa femme. Chamboulé, il réalisa qu'il devait réfléchir, faire le point sur leur situation. Bien qu'il essayât de s'en défendre, il aimait toujours sa femme.

Apaisée, Pélagie reprit le chemin de sa maison. Elle aurait aimé embrasser Lucie mais son visage blessé aurait traumatisé l'enfant.

Poussant la barrière du jardin, elle se dirigea vers le rosier grimpant. Elle ramena vers son visage une brassée de fleurs odorantes et y plongea son nez, durant de longues minutes. Il lui revint en mémoire les images des temps heureux de leur emménagement. Un film où défilaient, pêle-mêle, le visage d'Andro, de Lucie, les rires, les chuchotements, les grimaces, les baisers et les gros câlins... Jusqu'à ce que le petit corps sans vie du bébé brise l'enchantement, comme une morsure, un poison. Sa culpabilité ne lui laissait aucune chance d'absolution.

Ce soir, Pélagie se sentait légère, libérée, d'ailleurs elle s'était décidée à sortir cheveux au vent portant, pour seul vêtement, une robe en gaze de coton bleu ciel, largement échancrée sur sa poitrine, qui lui conférait grâce et légèreté. Elle marchait d'un pas décidé, et n'importe quel villageois, en la voyant, aurait juré qu'elle était la réincarnation éthérée de ces naufragés qui viennent hanter la falaise et narguer les vivants, détrousseurs de cadavres.

A la bifurcation du chemin, Pélagie prit la direction de Pors Mostrec. Ce lieu était empreint des retrouvailles sensuelles et des séparations déchirantes qui avaient marqué la première année de son mariage. Tous deux chérissaient ce débarcadère discret où, ne résistant pas à leur désir, ils s'étaient aimés à de nombreuses reprises, à l'abri des rochers. Dehors, le ciel constellé d'étoiles formait un dais éclatant, qu'éclairait un croissant de lune montante. Quelques nuages épars, vaine tentative de voiler la beauté des astres, piquetaient la voûte céleste. La jeune femme aimait la nuit, elle avait appris à la déchiffrer. Lorsqu'elle divaguait dans la pénombre, son imaginaire foisonnant était nourri par tous ses sens en éveil. Du dernier jardin du village s'élevait un parfum de belles-de-nuit qu'elle huma avec délice. Ses narines frissonnaient, cherchant à capter les notes les plus secrètes de ces senteurs. Près du lavoir, elle guetta le cri de la chouette chevêche, boule blanche duveteuse qui nichait dans une anfractuosité du chêne et qui, après un envol feutré, hululait à qui mieux mieux, semblant défier ses congénères pour s'imposer à eux.

Lorsqu'elle foula la pelouse maritime, elle distingua les odeurs de bruyère, d'ajonc et d'armérie, qui bordaient le sentier. Maintenant, elle entendait nettement le bruit du ressac, va-et-vient incessant du flot, qui bercerait son âme pour l'éternité. La lumière dorée des rayons de lune se perdait dans ce miroir infini, jonction entre le ciel et l'eau.

Pélagie abandonna ses chaussures en haut de la falaise. Marchant pieds nus, elle ne sentit pas la froideur du granit quand elle descendit mécaniquement la quarantaine de marches pour atteindre la plateforme de l'embarcadère. Son cerveau s'était claquemuré, refoulant toutes les perceptions extérieures.

Elle descendit sur le rocher plat, à droite de l'embarcadère, eut un dernier regard vers la lumière scintillante du phare de Tévennec et, bandant ses muscles pour prendre de l'élan, elle sauta dans l'océan.

Elle s'enfonça dans l'eau et fut saisie par le froid. Naturellement, elle remonta à la surface, mais lorsque l'eau entra dans sa bouche, sa gorge, d'un geste réflexe, elle déglutit, puis elle ferma résolument les yeux et se laissa submerger.

- Vite, vite, fut sa dernière pensée, avant qu'un voile noir n'obscurcisse son regard.

De là-haut, en surplomb, un fin observateur aurait distingué durant un laps de temps, une masse bleu clair flottant légèrement sous la surface de la mer. Petit à petit, les flots l'entraînèrent vers le Raz de Sein et ses puissants courants, accompagnée par les feux de la Vieille, du Men Brial et du Goul Enez, ainsi que ceux des bouées de la Plate et du Chat, formant un kaléidoscope vert, rouge et blanc, unis en une sorte d'hommage à celle qui avait tant aimé ce paysage...

Le lendemain matin, Andro fut alerté par les cris d'un villageois.

- Andro Calloc'h, Andro Calloc'h ! hurlait-il à tue-tête.

Il se précipita sur le pas de la porte. L'homme tenait dans ses mains une paire de chaussures appartenant à Pélagie et expliqua où il les avait trouvées en haut de la falaise, à Pors Mostrec.

Andro se précipita chez eux, il ouvrit la porte, sur la table de la cuisine, il vit une feuille. D'une main tremblante, il lut l'ultime message de Pélagie.

Pardonne-moi de ne pas avoir su t'aimer, prends soin de Lucie.
Aime-la pour deux.
Ta Pélagie.

Il voulut hurler sa détresse, mais aucun son ne sortit de sa gorge, seul de gros sanglots déchiraient l'air.

Comprenant la situation, le villageois partit réunir les pêcheurs du coin, pour tenter de retrouver le corps de Pélagie, bien qu'il sache qu'à cet endroit, les chances étaient infimes.

Gunwalloe est une paroisse des Cornouailles, en Angleterre. Ce charmant village possède une église en bordure de la plage de Cove Beach, entourée d'anciennes pierres tombales. Sous l'une d'elle repose une inconnue, dont le corps, très abimé, fut rejeté par l'océan et découvert sur les galets. Sur sa dépouille presque nue, subsistaient quelques lambeaux d'étoffe probablement de la gaze de coton bleu. Les habitants lui offrirent une sépulture. Sur la stèle, ils firent graver ces simples mots : « The unknowne lady with a blue dress » : L'inconnue à la robe bleue.

Merci à Martine Pannequin pour ses nombreux conseils et ses encouragements.
Merci à Armand, mon époux, pour son indéfectible soutien.